

APOLOGIES DES RELIGIONS

A P O L O G I E

D U

CATHOLICISME

PAR

ERNESTO BUONAIUTI

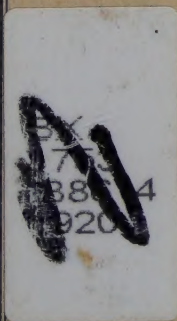
Traduction Française de

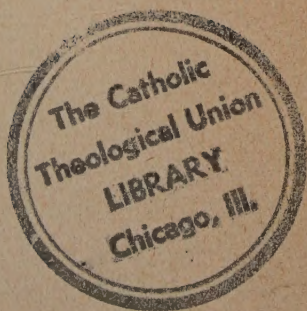
MAXIME FORMONT

EDITIONS NILSSON

8, Rue Halévy, 8

PARIS







WITHDRAWN

**APOLOGIE
DU
CATHOLICISME**

*Cet ouvrage est la traduction d'un livre
publié en Italie, par M. Formiggini, éditeur à Rome*

1616

421 57
APOLOGIES DES RELIGIONS

APOLOGIE
DU
CATHOLICISME

PAR
ERNESTO BUONAIUTI

TRADUCTION FRANÇAISE DE
MAXIME FORMONT
Conservateur de la Bibliothèque Mazarine



ÉDITIONS NILSSON
8, Rue Halévy, 8
PARIS



69914

APPROBATION ECCLÉSIASTIQUE

Nihil obstat quominus imprimatur.

Romæ, die XX Septembris 1923.

FRIDERICUS FOFI. *Can. reg. Lal.*
Censor.

Imprimatur.

In Curia

JOSEPH FALICA. *Arch. Philipp.*
Vicesger.

Imprimatur.

Fr. ALBERTUS LEPIDI. *O. F.*
S. P. Ap. Mag.

INDEX

I. Exposé du sujet	9
II. Le Christianisme, religion parfaite	41
III. Le Catholicisme, christianisme adéquat . .	65

In Ecclesiæ corpus nemo intrat, nisi prius occisus. Moritur quod fuit, ut sit quod non fuit. Alioquin, qui non occiditur et non manducatur ab Ecclesia, esse in numero populi potest qui videtur oculis humanis; in numero autem populi qui cognitus Deo est, non potest esse nisi manducatus nec manducari potest nisi primo mactatur. ■

(SAINT AUGUSTIN.)

APOLOGIE DU CATHOLICISME

I

Exposé du sujet.

IL importe que le lecteur, dès le début, soit loyalement averti du contenu exact de cette rapide esquisse des éléments théoriques et pratiques du christianisme catholique. Je dirai tout de suite que l'auteur se propose de démontrer, à grands traits, que le mouvement religieux suscité par la prédication de l'Évangile représente la perfection surnaturelle dans le développement de la religion humaine, et que, du christianisme, marqué et consacré par la lumière sans tache d'une révélation divine, le catholicisme constitue, en une complète identité de substance, la réalisation logique dans l'histoire.

C'est une exposition essentiellement apo-

logétique, tendant à montrer que le contenu métaphysique de l'enseignement catholique, et les disciplines qui représentent sa protection efficace et sa sauvegarde jalouse correspondent, de la plus heureuse manière, aux exigences primordiales de la religion; qu'ils s'adaptent parfaitement aux besoins de la société humaine dans la sphère de ses devoirs impérieux et de ses destins éternels, au delà de l'horizon changeant et borné de la vie pratique et des intérêts matériels.

Les argumentations apologétiques qui seront formulées succinctement, pour établir l'indéfectibilité absolue des positions catholiques, ne seront pas principalement tirées d'une discussion théorique et abstraite, mais de l'analyse de leur conformité essentielle et frappante avec l'enseignement du Maître divin qui proclama un jour, sur les bords de la mer de Tibériade, le renversement intégral des valeurs humaines, et le salut éternel dans l'idéal du Royaume de Dieu.

II

Le Christianisme, religion parfaite.

Un écrivain rationaliste anglais bien connu a dit récemment : « Les miracles évangéliques, si retentissants qu'ils aient été, ne sont rien si on les compare avec le miracle permanent de l'existence historique du christianisme. Livré aux attaques d'une violence inouïe, dont le tourbillon s'élevait de tous les coins du monde, il résiste, impavide, sans être jamais tenté de se rendre. Aujourd'hui, battu par le souffle impétueux de l'ouragan ; demain, baigné par la brise caressante de la plus limpide accalmie. Aucune religion — le fait est indiscutable — n'a été

soumise à une épreuve aussi prolongée et aussi cruelle. Il faut l'avouer, la survivance du christianisme, dans l'atmosphère de la politique et de la civilisation occidentales, est le phénomène le plus merveilleux et le plus impressionnant de l'histoire. Il avait paru aux sceptiques et aux esprits légers que ses derniers remparts avaient été démolis et pulvérisés depuis une génération. Et voici qu'il relève de nouveau la tête, fier et imperturbable, avec l'air de défier, triomphant, le fastueux éclat de la culture contemporaine. Rabaissé, avec une rageuse obstination, dans le domaine des conceptions historiques, comme dans celui des idées sociales, le christianisme indompté montre, plus que jamais, les signes éloquents de la prospérité et la même aptitude aux plus vastes conquêtes ».

Il n'y a rien à retrancher de ces constatations si énergiquement formulées. Les capacités inépuisables du christianisme, à tra-

vers toutes les crises et toutes les aberrations de la spiritualité humaine, représentent indubitablement le fait le plus prodigieux que l'histoire de notre civilisation, depuis près de deux mille ans, ait eu à enregistrer. Pour nous, qui croyons profondément à l'action providentielle de Dieu, aussi bien dans le monde des réalités physiques que dans celui des valeurs morales ; pour nous, qui sommes intimement persuadés que l'origine directe du message chrétien doit être cherchée dans une expression exceptionnelle du Verbe divin, révélé à l'attente éblouie du genre humain, et que sa conservation doit être essentiellement attribuée à l'assistance de l'Esprit de Dieu et de sa grâce ; — le fait merveilleux trouve dans la sphère surnaturelle ses causes adéquates.

Mais la certitude de la foi ne nous dispense point, elle nous impose au contraire, de rechercher l'origine des instruments humains par lesquels l'action de Dieu s'est

exercée pour assurer, au cours de l'histoire, la vitalité du message chrétien ; et de déterminer les institutions auxquelles le Verbe fait chair a confié la transmission indéfectible de sa lumière et de ses consolations. L'apologétique a toujours consisté dans l'effort rationnel pour développer et accréditer les motifs de croyance qui militent en faveur de la révélation religieuse. Étudier aujourd'hui, à la lumière de l'histoire et de la psychologie, les raisons immanentes qui font de l'Annonce chrétienne l'expression la plus haute et la plus définitive de la religion ; faire ressortir, par la dialectique, l'indispensable intervention du surnaturel dans l'apparition lumineuse de l'Évangile ; cela veut dire apporter à la tradition apologétique du christianisme la contribution qui répond le mieux aux exigences de la mentalité contemporaine.

Si la religion apparaît, dans ses formes historiques, comme le code idéal gravé sur

les pages de la conscience humaine pour discipliner la vie sociale, au nom et sur les bases des catégories de l'absolu et de l'éternel, le christianisme, par la simplicité et la richesse de ses postulats et de ses règles, est le code définitif et la forme absolue de la religion humaine, élevée ainsi jusqu'à la perfection.

Dans les temps historiques, la religion semble suivre une loi constante de développement, en vertu de laquelle, si elle vise tout d'abord à satisfaire — en créant des valeurs qui envahissent et bouleversent toute notre expérience sensible — certaines exigences morales, essentielles, de la vie sociale, elle s'efforce aussi d'atteindre ce but primordial de la façon la moins imparfaite, en établissant des contacts toujours plus directs et plus personnels entre l'esprit humain et Dieu, en exerçant une pression plus forte, par ses liens et par ses lois, sur l'individu, afin de le rendre plus apte au ser-

vice de la collectivité. Aussi, pour la religion, il semble que le point le plus élevé soit atteint le jour où elle est devenue, en même temps, la réalisation de la vie intérieure la plus affinée et de la plus féconde capacité de répercussions extérieures.

Eh bien, si l'on tient compte du programme avec lequel il s'est présenté au monde, on doit reconnaître que le christianisme occupe, dans l'évolution religieuse du genre humain, une position exceptionnelle et qui ne peut être dépassée. Son caractère surnaturel éclate justement dans la manière tout à fait merveilleuse et plus qu'humaine dont il résout, en opposition avec toutes les inclinations spontanées de notre nature égoïste et sensuelle, le problème déconcertant du mal et de la douleur, l'inconnu angoissant de nos rapports, en tant qu'individus, avec la collectivité de nos frères.

Le prodige paradoxal réalisé par le Mes-

sage chrétien est justement d'avoir amené la vie religieuse à être la plus délicate perception des rapports et des devoirs entre l'individu humain et Dieu, et, en même temps, à devenir la formule la plus solide et la plus précise des préceptes dont l'exécution permet à l'individu d'accomplir ses devoirs envers la collectivité. Le christianisme apparaît donc comme la forme définitivement fixée par l'expérience religieuse, parce qu'il a imprimé un caractère ineffaçable et incomparable aux aptitudes de l'âme par qui est fonctionnellement déterminée la religion. Il représente, en effet, une éthique originale, vivifiée et appuyée par une lumineuse attente eschatologique (1) soutenue et réchauffée par une profonde expérience sotériologique.

C'est une éthique originale parce que, à l'opposé de l'éthique ordinaire, elle établit

(1) L'eschatologie est la science des fins dernières de l'homme ; la sotériologie, la science du salut (Note du tr.).

les idéals de la morale humaine d'après une échelle de valeurs qui n'a rien de commun avec les valeurs empiriques de la civilisation et de la société. Elle constitue, du moins en apparence, la négation la plus tranchante de celles-ci. Mais cette éthique audacieuse et héroïque est basée sur la foi ardente et inébranlable en une merveilleuse récompense de Dieu, c'est-à-dire en l'avènement de son Règne.

Elle provient d'une communication directe, par le moyen de la grâce, avec Celui qui, en nous révélant le Père et sa volonté, a en même temps assuré les moyens de tendre nos énergies psychiques pour faire passer cette volonté en actes. Par leur noblesse même et par leur sublimité, les idéals proclamés par le christianisme, desquels seul l'effort des saints a pu s'approcher et qu'assiège sans cesse le fourmillement des instincts païens qui sommeillent dans l'homme et dans la société, ne pourront plus être

dépassés dans l'évolution de la spiritualité humaine destinée, depuis vingt siècles et pour toujours, à se mouvoir dans leur cadre, à les désirer avec angoisse, à les pleurer avec nostalgie, chaque fois qu'elle les a perdus de vue.

Tant que dans le monde la religion affirmera ses droits inaliénables et qu'elle exercera son irremplaçable fonction, c'est-à-dire tant qu'il y aura une créature raisonnable cherchant au ciel la lumière pour éclairer son rude pèlerinage sur la terre, tout ce qu'il y a de religieux ici-bas devra en quelque manière, actuelle ou virtuelle, se rallier au Christ. Vers Lui, comme il y a dix-huit siècles, monte toujours l'invocation que formulait ainsi le vieil hymnographe chrétien : « Tu as été près de moi et tu m'as protégé : ton nom est pour moi, de tous les côtés, un rempart. Ta droite a desséché le venin du méchant, ta force a aplani le sentier pour les fidèles. Ta voie et ta personne sont

incorruptibles ; mais tu as permis que le monde tombât dans la corruption pour s'y dissoudre entièrement et se renouveler. Car tu as posé la pierre fondamentale de tout ce qui est, et sur elle tu as élevé ton Royaume. Là est la demeure paisible des saints. Alleluia ! »

*
* *

Depuis quatre siècles environ, la voix de la tradition prophétique était muette. Sa dernière parole avait été l'annonce lumineuse d'une religion universelle et une menace obscure de palingénésie politique : « Je n'ai plus aucune complaisance en vous, dit le Seigneur des armées. Je ne veux plus recevoir de vos mains aucune oblation, car, du levant au ponant, mon nom est insigne parmi les nations et en chaque lieu m'est offerte une oblation pure, et en mon nom est immolé un holocauste pur. Moi, dit Iahvé,

j'enverrai mon ange précurseur, et, à l'improviste arrivera, en son temps, l'ange de l'alliance que vous attendez, le Seigneur que vous désirez. Mais qui pourra résister à l'éclat foudroyant de son apparition ? Qui pourra supporter la lumière de sa venue ? Tous les impies et tous les oppresseurs seront, comme la paille sèche, consumés en ce jour, flamboyant comme un soleil de justice, dont les rayons s'appelleront : résurrection. Vous en tressaillirez et vous bondirez comme de jeunes taureaux qu'on tire de l'étable et tous les méchants seront foulés par vos pieds comme cendres éteintes. » (Mal., 1.)

Avec ces paroles se fermait le cycle de l'enseignement prophétique, dans lequel Israël avait trouvé, comme sous un aiguillon rougi au feu, la force de son espérance inébranlable et la ténacité de son inlassable attente. Depuis les jours néfastes d'Antiochus Épiphane, la place de la littérature prophétique avait été prise par l'anonyme et

populaire littérature apocalyptique, dans laquelle la description idyllique du Royaume de Dieu, du jour du Seigneur était présentée comme une réparation providentielle des amertumes et des injustices de l'existence quotidienne.

C'étaient, en vérité, de tristes temps qui s'écoulaient pour la société juive, depuis le jour malheureux où les jalousies, les rancunes et les ambitions s'étaient installées au sein de la dynastie théocratique des Asmonéens. Quand la jalousie d'Aristobule contre Hircan suscita l'avidité convoitise de Pompée, le Temple connut la profanation des troupes romaines. Un jour de sabbat, dans l'automne de l'an 69 avant J.-C., Pompée violait la sainte demeure, et, se proposant d'accomplir en Orient son programme longuement médité d'hégémonie romaine, il mettait la main sur la liberté juive.

Plus tard encore, pendant les guerres civiles qui préparaient à Rome l'avènement

de l'Empire, César chercha à mettre à côté du représentant de la dynastie des Asmonéens, Hircan II, un Iduméen habile et astucieux qui, près de lui, aurait pu représenter la sentinelle avancée de Rome, l'instrument docile pour la préparation éloignée d'une substitution complète du pouvoir romain au pouvoir juif.

Et en effet le projet de César put se réaliser à l'époque d'Hérode le Grand. En l'an 40 avant J.-C., à deux années de distance de la bataille de Philippes, Hérode était reconnu par le Sénat romain comme roi de la Judée ; après trois ans de luttes pénibles, il pouvait réaliser le rêve ambitieux de sa jeunesse et entrer triomphalement à Jérusalem.

Hérode appliquait habilement une politique réaliste. Évoluant avec adresse entre les divers partis qui se disputaient la primauté à Rome, il avait réussi à se faire garantir son titre de souverain. Une fois monté sur le trône, il ne connut plus de

scrupules dans la réalisation de son rêve implacable de domination. Appuyé par la puissance de Rome, il parvint à assurer à son royaume des frontières qu'il aurait été vain d'espérer dans les années les plus brillantes de la civilisation juive. Ce n'est pas tout : une autorisation spéciale lui permit, lorsque l'an 6 avant J.-C., il fut près de sa mort, de disposer à sa guise de ses domaines.

Il en profita pour les répartir entre ses trois fils : Archélaüs, désigné comme roi de la Judée, Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, Philippe, tétraque des régions au nord-est de la mer de Tibériade.

Mais quand toute la violence malfaisante dont est naturellement capable un pouvoir humain qui oublie les droits des consciences et le respect dû aux lois éternelles affleure et déborde dans l'organisation politique de la vie sociale ; quand le triomphe irrésistible de la puissance brutale donne la sensation

exaspérante qu'il est vain de réagir contre la violence aveugle des intérêts matériels conjurés, et qu'il est impossible d'opposer une digue aux excès de ceux qui ont su atteindre en même temps le sommet du pouvoir et le comble de l'immoralité politique, — alors, dans les esprits, se fait jour impétueusement la conviction que l'unique moyen de rétablir le contrôle des valeurs absolues consiste à transporter le champ de bataille hors de la politique, à se confier, en tout abandon, dans l'espérance d'une puissance supérieure, à attendre, en priant, de l'intervention miraculeuse de Dieu, la réparation des tourments et des maux, où la méchanceté humaine va inévitablement faire naufrage.

Quand la cynique domination des Hérodiens mit à découvert toute la sombre et cruelle immoralité qui était dans la tradition de la famille iduméenne, la flamme du prophétisme se ralluma à l'improviste sous les cendres séculaires.

Hérode Antipas goûtait depuis quelques mois, dans sa nouvelle et fastueuse capitale, l'amour incestueux d'Hérodiade, lorsque de la vallée basse du Jourdain arriva, inattendue, la voix d'un étrange prêcheur de pénitence, la voix du Baptiste. Il annonçait l'avènement du Royaume et recommandait aux hommes de se préparer, dans le martyre et dans la repentance, à la Manifestation extraordinaire. Hérode Antipas ne put supporter longtemps le blâme importun du prophète. Mais le Baptiste trouva immédiatement le réalisateur prédestiné de sa parole.

Un jour était descendu de la Galilée, la terre des doux printemps, pour chercher dans le Jourdain le baptême mystique, un artisan d'une trentaine d'années : il s'appelait Jésus. Après avoir reçu le baptême des mains du Précurseur, il avait trouvé dans la recueillement et dans le silence la préparation la mieux appropriée à son ministère tout proche. Quand se répandit la nouvelle

que l'âpre annonciateur du Royaume avait expié en prison le courage enflammé qui paraissait dans son implacable menace, le Messie prédestiné, maintenant qu'avait sonné l'heure de sa difficile mission, s'appliqua à reprendre et à terminer l'œuvre interrompue du précurseur.

Si nous confrontons les indications succinctes que nous possédons relativement à la prédication du Baptiste avec les sources qui nous renseignent sur la prédication du Christ, nous saisissons immédiatement les traits qui distinguent l'enseignement prophétique du premier de la révélation divine du second.

Le Baptiste est l'ascète rigide et intransigeant. Par elles-mêmes, la nature limitée et définie de sa tâche, la modestie de sa fonction, si exceptionnelle qu'elle soit, l'obligent d'avoir recours aux moyens les plus durs de la discipline extérieure, pour rester fidèle à sa mission. Pour lui, la préparation à la lumière de Dieu dans son Royaume doit

s'accomplir péniblement dans la solitude et les macérations.

Le Maître divin n'oblige pas à l'abandon matériel du monde. Ses avertissements n'ont pas la sombre âpreté de l'ascèse commune. S'il inculque dans les âmes les renoncements suprêmes, il en rend, en même temps, par le don de son céleste réconfort et de sa protection surnaturelle, la pratique si aisée, que toutes ses paroles respirent la spontanéité et l'allégresse.

Conscient de sa divine origine et de son prodigieux mandat, le Christ parle sur le ton d'une autorité sans appel, dès les premières fois qu'il commente dans les synagogues galiléennes la parole mystérieuse des prophètes. Son annonce religieuse résonne avec un tel accent d'originalité, que la première preuve évidente de son essence divine est dans le vivant miracle de son enseignement merveilleux. Car seul un Dieu fait homme parmi les hommes pouvait leur

indiquer, dans le renoncement complet à tout ce que l'instinct animal célèbre et admire, la réalisation de leur haute destinée encore couverte de brumes.

« Vous êtes heureux, vous, les mendiants, parce que le Royaume des cieux est à vous !

« Heureux vous qui souffrez présentement la faim, parce que vous serez rassasiés !

« Heureux vous qui pleurez, car vous rirez !

« Vous êtes heureux quand les hommes vous haïssent, vous chassent, vous dédaignent, répudient votre nom comme maudit, à cause du Fils de l'Homme. Aujourd'hui relevez-vous, tressaillez de joie, car, sachez-le, votre récompense est grande dans le ciel.

« Mais malheur à vous, ô riches, car vous avez reçu votre consolation !

« Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous souffrirez la faim !

« Malheur à vous qui riez, car vous serez affligés et vous pleurerez !

« Malheur à vous quand les hommes, d'accord, vous exalteront ! Vos pères ont fait de même pour les faux prophètes. »

Il ne fallait pas moins qu'un Dieu pour transporter aussi violemment, hors de tous les sentiers battus que suivent les jugements humains et les conventions sociales, le chemin triomphal des idéals et des aspirations. Si c'est aussi d'après la valeur de son éthique qu'on peut fixer la valeur et l'origine d'une doctrine religieuse, le christianisme, qui est le plus radical bouleversement des valeurs intellectuelles, politiques, sociales, qui est la morale des sublimes victoires et des renoncements héroïques, est la seule véritable religion de Dieu ; c'est l'expression définitive de son Message aux hommes.

Quand Jésus confie ses instructions à ses disciples, qui doivent porter sa parole sur tout le territoire de la Galilée, il les proclame bienheureux parce que ni les prophètes ni les rois n'ont réussi à entrevoir ce que leurs

sens sont capables de découvrir. Les prophètes et les rois sont les représentants typiques et consacrés de la sagesse, spécialement religieuse. Jésus bouleverse les jugements habituels, et affirme que celui qui est constitué en dignité ou qui montre des facultés exceptionnelles ne participe pas pour cela à l'illumination divine ; qu'au contraire les enfants et les simples sont admis à la connaissance de cette éternelle et béatifique vérité que seule, dans la vie, il importe réellement de découvrir. Le plus frêle, le plus innocent des petits enfants que Jésus soulève dans ses bras, et qu'il montre en exemple à ses disciples, personnifie et résume les qualités des participants et des héritiers du Royaume de Dieu.

La bonne nouvelle implique en outre le renversement de toutes les valeurs qui ont cours dans le monde économique et social. Tout ce qui, aux yeux des hommes, est noble et fastueux, paraît misérable et abominable

aux yeux de Dieu. Tout ce que les hommes adorent et recherchent quotidiennement, dans leur fiévreuse avidité, constitue une turpitude et une abjection devant l'Éternel.

Mais l'Évangile s'instaure, ferment de renouvellement et de purification, dans le domaine des valeurs les plus délicates, celles de l'éthique et de la religion. Ce n'est pas l'éthique admise, indolente et pharisaïque, que Jésus accepte et sanctionne : Il recommande et proclame bien plutôt l'éthique qui découle, irrésistiblement, de la suppression absolue de l'égoïsme, qui jaillit joyeusement de la plénitude du cœur, transformé par la foi et par la grâce. L'observance sèche et compassée des lois existantes n'est pas la vertu qu'il peut apprécier ; c'est la vertu qui se fonde sur le sentiment de la dépendance envers Dieu et de la fraternité entre les hommes. Quand le Christ recommande de n'opposer aucune résistance à l'injustice et à la violence, quand il prescrit

comme condition de la véritable primauté entre frères, de se faire le dernier parmi eux, il place véritablement le sommet de la perfection humaine là où seule pouvait l'élever la lumière de Dieu.

Ce n'est donc pas la vertu pharisaïque, celle qui inspire l'obéissance aux préceptes devant les regards du public, qui sera agréable au Seigneur. C'est la piété intime, simple, cachée qui regarde avec commisération et tendresse toute la douleur et tout le péché du monde. Car le grand précepte de l'Évangile est celui de la pénitence : « Convertissez-vous, le Royaume de Dieu est proche. »

Au sens du Nouveau Testament, la conversion est essentiellement le renouvellement complet des dispositions spirituelles, le renversement de toutes les valeurs d'après lesquelles a été établie, jusqu'à un moment déterminé, la conception de la vie et la règle de la conduite. En nous inculquant

la *metanoia*, Jésus semble dire : « Vous avez été habitués à suivre une échelle déterminée d'évaluations dans votre manière de considérer les faits économiques, les faits éthiques, les faits religieux. Abandonnez-la désormais ; renversez-en complètement le contenu. Que ce qui était auparavant pour vous élevé et sublime vous paraisse maintenant une abomination ; car il en est ainsi au regard de Dieu. C'est seulement de cette manière que se formera dans votre esprit la disposition nécessaire pour que vous puissiez être admis au Royaume de Dieu. »

Mais Jésus ne révèle pas la prodigieuse nouveauté de sa loi morale avec l'autorité fragile et discutable d'un maître et d'un pédagogue. Il s'annonce lui-même comme le héraut divin du Royaume, comme le Messie attendu qui purifie, dans un brasier dévorant d'abnégation et de martyre, les visions matérialistes de l'apocalyptique contemporaine ; comme le prix du rachat payé pour l'huma-

nité, afin que celle-ci, affranchie des obs-
cures embûches du mal, puisse, par l'esprit,
s'élever à la dignité de coopératrice de Dieu,
dans la réalisation de la justice et du bien.

Il ne s'en remet pas uniquement, pour la
démonstration de son caractère surnaturel, à
la sublime originalité de son enseignement
éthique, à l'affirmation positive de ses rap-
ports particuliers avec le Père. Sa nature
divine, son origine prodigieuse, ses pouvoirs
exceptionnels apparaissent nettement à tra-
vers la série ininterrompue de ses actions
miraculeuses. Le plus ancien évangile, celui
de Marc, est l'épopée de son action thau-
maturgique, et le peuple qui a fait la haie
sur son passage, de Capharnaüm à Jérusa-
lem, a trouvé dans les manifestations stupé-
fiantes de ses facultés plus qu'humaines la
preuve et la sanction de son admirable en-
seignement. Et quand, avec sa mort, décrée-
tée par la basse conjuration de la lâcheté et
de la perfidie, le Messie vers lequel des

siècles soupirèrent, à travers les cycles d'une attente toujours plus épurée et plus haute, a enfin achevé, dans la foi et dans l'espérance, le rachat du genre humain, en le libérant de la véritable tyrannie, c'est-à-dire des embûches du péché, l'action directe de Dieu arrache à l'ignominie du sépulcre sa chair martyrisée et l'enveloppe dans le nuage triomphal de l'Ascension. L'histoire du christianisme primitif est toute dans la foi au Christ ressuscité et dans les manifestations de sa permanente assistance. Saint Paul peut répéter solennellement aux convertis de Corinthe : « Je vous ai enseigné avant tout la même doctrine que j'avais reçue moi-même : que le Christ est mort pour nos péchés, qu'il fut enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, toujours selon les Écritures, et qu'il apparut à Céphas et ensuite aux Douze, qu'il apparut ensuite à plus de cinq cents frères assemblés, dont quelques-uns demeurent encore, certains se sont endor-

mis. Ensuite, il apparut à Jacques et à tous les Apôtres réunis ensemble. Enfin, comme à un misérable avorton, il m'est apparu, à moi. Quelqu'un parmi vous met en doute la résurrection des morts. Mais s'il n'y a pas de résurrection de la mort, alors cela veut dire que Christ non plus n'est pas ressuscité ; et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine et vaine notre foi. Et vous êtes toujours dans vos péchés. Et ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Car, en vérité, si notre espérance dans le Christ ne franchit pas les confins de cette vie, nous sommes réellement, de tous les hommes, les plus dignes de compassion. Mais non ; Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car, de même que tous meurent en Adam, ainsi tous seront revivifiés dans le Christ. » (Cor. xv.)

Dans un ardent élan de sa foi chaleureuse, le converti de Damas voit de cette

manière annulée, grâce à la résurrection garantie par le Christ, la condamnation que le genre humain portait en soi, à cause de la chute d'Adam.

Placée au centre du développement historique de l'humanité, l'apparition sensible de la parole de Dieu dans le monde ferme le cycle des milliers d'années d'attente obscure et d'espérance insatisfaite. La vieille économie de la loi lui avait aplani la voie par la révélation et la sanction des préceptes éthiques ; les esquisses éparses de l'expérience religieuse, en dehors de la Bible, en avaient laborieusement préfiguré le prodigieux mystère. Le Christ divise nettement en deux parties le courant des idéals humains. Avant lui, l'humanité errait dans la pénombre d'une anxiété inapaisée ; après lui, elle marche à la lumière d'une rédemption effectuée. Le secret ineffable de sa pleine signification, les valeurs cachées de son sacrifice surnaturel avaient besoin d'être expli-

qués au monde par quelqu'un qui, sous l'influence de la grâce, fût capable de descendre jusqu'aux profondeurs de sa nature intime.

On peut sans doute compter parmi les arguments les plus topiques et les plus convainquants, en faveur de l'assistance surnaturelle qui accompagne et favorise la propagation de la bonne nouvelle dans le monde, ce fait que, si peu d'années après la tragédie du Golgotha, une âme exceptionnelle d'apôtre ait passé soudain, de la vision étroite d'une rédemption terrestre et circonscrite au domaine de la politique, à l'intuition imprévue du salut universel éthique et religieux, et, s'agrégeant à la troupe des disciples immédiats auxquels le Messie ressuscité avait conféré l'investiture de la propagande mondiale, ait mis au service de la foi nouvelle les inépuisables ressources de sa richesse intérieure. La surprenante conversion de Paul a donné à la première diffusion du message chrétien, dans la civilisation

impériale, son impulsion la plus vigoureuse et son caractère le plus précisément conscient.

La critique moderne, dominée par la préoccupation, toute rationaliste, de découvrir les moindres parallélismes entre les actes et les expressions de Paul, d'une part, et, de l'autre, les conceptions et les aspirations de la civilisation et de la religion de son temps, se flattant peut-être d'en donner ainsi une explication adéquate, aboutit, au contraire, à se fermer entièrement la voie vers l'intelligence claire et complète de l'évolution intime que subit le plus original, le plus vibrant écrivain du Nouveau Testament. L'apostolat de Paul est alimenté par une source intérieure d'enthousiasme et de ferveur mystique trop personnelle et trop riche, il est vivifié par une onde de puissance surnaturelle et de grâce trop ardente et trop diverse de formes, pour qu'on puisse se flatter d'en avoir

découvert la genèse et précisé les raisons de succès quand on a puisé, dans les courants de la pensée religieuse qui traversèrent la société hellénistique des éléments de comparaison avec les formules et les manifestations pratiques de cet apostolat. L'âme de Paul demeure une énigme indéchiffrable jusqu'à ce que des éléments qui dérivent, par un processus tout extérieur, de la culture et de la mystique de son temps, et qui affleurent à la surface de son enseignement, on ait dégagé le processus intime d'assimilation et de fusion qu'ils ont subi, dans une conscience exceptionnelle de croyant et d'apôtre, en vertu d'une saturation surnaturelle de la grâce.

Fort de cette investiture d'en haut, qui avait bouleversé et renouvelé, jusqu'aux plus secrètes racines, les profondeurs de ses espérances comme de son idéal, Paul tient pour indifférents la science abstraite, la culture érudite et les dons oratoires extérieurs.

Que valaient ces qualités apparentes, mais vides, en comparaison de la puissance bouleversante de la grâce d'en haut ? Il ne dut pourtant que trop s'apercevoir de leurs pernicieux effets dans la communauté de ses fidèles de Corinthe, parmi lesquels la propagande subtile et l'exégèse raffinée d'Apollon avaient apporté le refroidissement et le trouble. En cette occurrence, l'apôtre, reprenant franchement et renouvelant avec rudesse cette radicale inversion des valeurs qui est l'essence même de la *metanoia* (1) évangélique, n'hésite pas à exalter l'humble ignorance et la folie spirituelle en opposition avec la science pédantesque et l'érudition académique. « Considérez seulement, dit-il à ses amis de Corinthe, les caractères frappants de votre vocation. Y a-t-il parmi vous beaucoup de puissants selon le monde, beaucoup qui puissent se vanter d'un noble lignage ? Bien au contraire. Mais justement tout ce qui

(1) Conversion de l'âme. (Note du traducteur.)

paraît insensé aux yeux de la foule, tout ce qui paraît faible et méprisable, Dieu a voulu le choisir, pour faire rougir les doctes, les forts, les hommes de la noblesse. Avec le néant il a voulu abattre ce qui est, à cette fin de ne permettre devant Dieu aucune ostentation de gloire dans le domaine de la chair. » (Cor. I, 26-29.) Saint Paul savait bien que le monde des savants ricanait devant la pauvreté évidente de son bagage intellectuel, comme les Israélites, fiers de leur privilège d'élus, riaient de son impuissance à montrer une investiture spéciale et sanctionnée par Iahvé.

« Les Grecs recherchent ardemment la science et les Juifs vont en quête de miracles. » Il ne pouvait se vanter ni de l'une ni des autres. A Jérusalem, en contact avec la cour du Temple, il avait senti toute son infériorité d'émigré de la grande Dispersion ; à Athènes, paraissant un instant à l'Acropole, il avait pu juger, d'un coup d'œil, l'impénétrabilité réfractaire du monde savant à sa

propagande, qui était toute en actions et en aspirations, plutôt qu'en théorèmes et en raisonnements. Il ne s'était pas découragé pour cela. Mais, se faisant un levier de sa propre faiblesse, proclamant courageusement devant le monde que Dieu opère parmi les hommes en opposition nette et radicale avec les instruments habituels de la grandeur humaine, il avait formulé sans hésitation l'article central de son credo : le Christ crucifié, et l'unique but de son apostolat : l'association des croyants qui ont foi dans l'efficacité de la rédemption divine. Saint Paul avait, lui aussi, en réserve une sagesse obscure qui devait être communiquée jalousement aux seules âmes parfaites. Mais qu'était-elle au fond, sinon une sagesse de la sagesse, une spéciale et puissante faculté de décomposer dans ses éléments les plus simples, de ramener à ses sources originelles la sagesse courante, celle sur qui les dominations de ce monde appuient leur

autorité, et de remonter de là, dans le mystère, à ces desseins impénétrables et ineffables, d'après lesquels Dieu a tracé, par anticipation, l'histoire du monde et a élevé la gloire de ses fils ? (I Cor., II, 6 et suiv.)

De cette sagesse invincible l'expression la plus haute est indubitablement celle que nous trouvons dans la polémique antilégaliste (1). Saint Paul réduit l'économie de l'histoire préchrétienne à un élément mystique primordial : la promesse de Dieu et la confiance sereine d'Abraham, dont la législation mosaïque ne nous représente qu'un équivalent et un dérivé. Lorsque se fut voilée la conscience de la relation mystique originelle avec Dieu, fondée sur une justice qui résulte essentiellement d'un abandon confiant en Lui, des lois de toute sorte furent imposées aux hommes, comme des moyens de constater et

(1) C'est-à-dire contre ceux qui s'attachaient aux préceptes de l'ancienne Loi. (Note du trad.)

de souligner leur faiblesse naturelle, privée du sentiment direct de la surveillance et de l'assistance divines. Mais lorsque fut rétablie dans le monde la mystique économie de la promesse et de la confiance, par l'avènement et la mort du Christ devenu $\chi α τ ά ρ α$ (1) pour nous; lorsque se fut rallumée parmi les hommes la lumière pure de l'attente de cette réintégration universelle, dont le désir arrachait des gémissements d'angoisse à la création tout entière (Rom., VIII, 22-23) — alors, toute barrière ethnique, sociale, économique était abattue, toute construction éthique, juridique, conceptive était annulée par la révélation complète. Une seule loi, désormais : l'amour ; un seul guide : la conscience. « Avant que reparût la foi dans le monde, tous nous étions emprisonnés sous la garde de la loi ; nous nous tendions vers la manifestation qui devait survenir. De sorte que la loi représenta notre

(1) C'est-à-dire victime émissaire, chargée des péchés du monde. (*Id.*)

éducation pour arriver au Christ, dont la foi devait nous faire retrouver la justice intégrale. La foi ayant apparue, nous ne sommes évidemment plus sous la férule du pédagogue. Et tous vous êtes désormais fils de Dieu, en vertu de la foi qui est dans le Christ Jésus. Quand vous avez été initiés au nom du Christ, vous avez revêtu le Christ. C'est pourquoi il ne subsiste plus désormais de distinction entre Juif et Grec, esclave et homme libre, homme et femme ; tous, vous êtes un seul être dans le Christ Jésus. » (Gal., III, 23-28.)

Mais justement parce que, dans l'économie de la vie spirituelle, aussi bien individuelle que collective, les systèmes et les institutions prennent une valeur pédagogique, personne ne se hasarderait à en faire légèrement le sacrifice, tant que l'édification d'autrui en exigera le maintien et le respect. Tout ce qui est une création de la vie sociale dans le temps pourrait sembler superflu à l'esprit qui est arrivé à la connaissance des

rapports mystiques avec Dieu et à la foi parfaite ou de révélation. Mais, tant qu'un de ses frères vit encore dans le respect des lois établies, qu'il y trouve un correctif et une discipline pour son âme faible, et que, n'étant pas parvenu à l'appréciation exacte de la fonction et de la valeur des conceptions et des habitudes qui régissent la spiritualité de la masse, il attribue encore à celles-ci une validité absolue, le fidèle ne troublera pas sa conscience par une vaine ostentation de liberté spirituelle. Au contraire, il se conformera à toutes les exigences et à toutes les susceptibilités des faibles, au prix du plus lourd sacrifice de ses propres dispositions personnelles. « Tout, en effet, peut être théoriquement permis, mais tout ne concourt pas au bien de la collectivité. Tout peut paraître autorisé, mais tout ne constitue pas un élément d'édification mutuelle. » Aussi l'opinion reçue chez ses frères, sur certaines actions déterminées, aura une influence déci-

sive sur la conduite du fidèle, qui, s'il ne trouve pas dans sa propre conscience certaines entraves qui lient son action, les trouve cependant dans la conscience d'autrui. Les fidèles doivent donc faire en sorte de n'être jamais nuisibles à personne, ni à un Grec, ni à un Juif, ni à un frère dans la foi. Saint Paul, avec une liberté sublime, peut donner à ceux-ci sa conduite en exemple. « Toujours, en tout, je m'efforce d'être agréable à tous, ne cherchant jamais mon avantage, cherchant toujours celui de tous, c'est-à-dire leur salut. » (1 Cor., x, 33; Rom., xiv.)

Avec ce sens si délicat des exigences variables de chaque âme et de chaque tendance, saint Paul a entrepris de greffer l'Évangile du Christ sur le monde cultivé et religieux de son temps. Il aperçoit toute l'éclatante et prodigieuse nouveauté du message dont il est dépositaire; mais, d'autre part il a l'intuition très nette des lois qui doivent présider à son instauration parmi les hommes. La vé-

ritable et concluante justification de sa propagande universelle et de sa doctrine qui annule les prescriptions mosaïques, saint Paul la tire de sa connaissance inspirée du mystère historique, dont le développement dramatique s'accomplit autour de lui. Incontestablement, le peuple d'Israël a été favorisé, pendant sa vie séculaire, de privilèges particuliers. C'est à lui que furent confiées les paroles prophétiques de Dieu ; sur lui furent déversées les richesses de grâces particulières et de vocations exceptionnelles (Rom., III, 2 ; XI, 29). Mais cet amas lui-même des privilèges passés pèse désormais, comme un gênant fardeau, sur l'esprit orgueilleux de la race, se dresse comme un obstacle sur la route de son nouveau salut. Comme le Christ avait annoncé qu'au jour du jugement, les courtisanes et les publicains prendraient le pas sur les prêtres du Temple et sur les docteurs de la loi (Mat., XXI, 21), ainsi saint Paul pense que cette portion du peuple de

Iahvé, qui s'est levée pour comprendre et embrasser, selon l'élection de la grâce (Rom., xi, 5), la foi au Dieu mort et ressuscité, doit communiquer l'annonce de la rédemption universelle aux Gentils, tandis que les fils d'Abraham selon la chair demeurent dans les ténèbres d'un entêtement qui, lui aussi, est providentiel. Les Gentils, il est vrai, sont un plant sauvage en face du plant cultivé d'Israël : un olivier sauvage en face de l'olivier franc. Mais en les appelant à la justice et à l'héritage, Dieu veut brusquement susciter et stimuler l'émulation du peuple qui a porté, pendant les siècles, le trésor des grandes promesses. Le converti du « Gentilisme » ne devra jamais oublier que la racine qui l'alimente, dans son élection, s'enfonce dans la tradition d'Israël, et que sa vocation elle-même est un moyen qui sert à la réalisation prodigieuse des plans du Très-Haut. Car c'est seulement quand sera achevée la conversion des Gentils que les Juifs, à leur tour, vien-

dront au salut. Si la résistance momentanée de ceux-ci facilite au monde sa réconciliation avec Dieu, leur entrée finale dans la foi signalera vraiment l'avènement de la résurrection universelle et du Royaume de Dieu (Rom., xi). Et saint Paul peut souligner l'ampleur de sa vision historique par ces paroles d'allégresse : « O profondeur de la richesse, de la sagesse, des intuitions qui viennent de Dieu ! Comme ses sentences apparaissent supérieures à toute investigation de la raison, et comme ses voies sont exemptes de toute empreinte qui en révèle le tracé ! » (Rom., xi, 33.)

Parfaitement conscient de la nouveauté et de la sublimité du message que le Christ ressuscité l'avait chargé de répandre dans le monde, saint Paul prend contact avec les âmes de ses convertis. Il ressent alors dans son cœur de l'hésitation et de la crainte, il évite tout vain étalage d'argumentations rationnelles, uniquement désireux de transmettre cette flamme

d'enthousiasme spirituel qui consumait ses veines, et qui seule était capable d'empêcher que le passage brusque à une foi nouvelle ne désorientât les âmes faibles.

Les exhortations morales dont débordent toutes les épîtres de saint Paul, les pointes de polémique plus ou moins dissimulées qui apparaissent dans d'autres écrits du Nouveau Testament, où la nécessité des œuvres est défendue avec une chaleur particulière contre l'affirmation paradoxale de la suffisance de la foi (V. Jacques, II), démontrent d'une manière irréfutable que la propagande de saint Paul contre la loi (c'est-à-dire l'œuvre impitoyable par laquelle il a démantelé les traditions éthico-juridiques auxquelles était attachée la vie morale de la civilisation avant le christianisme), ne s'accomplissait pas sans péril. Et saint Paul ne se dissimulait pas le péril. Personne n'a parlé plus dramatiquement que lui du duel qui se livre en chaque être humain, entre la loi du bien et celle du

mal, entre l'instinct de l'animalité et la conscience des obligations morales : « J'entreprends de faire le bien, et voici que je trouve le mal à portée de ma main. L'homme intérieur peut se complaire dans la loi de Dieu. Mais dans mes membres, je le sens, domine une autre loi, qui se révolte furieusement contre la loi de mon esprit et me rend l'esclave de la loi du péché, fermentant dans mon organisme. Malheureux que je suis ! Qui me libérera du corps, qui m'arrachera à cette incessante agonie ? » (Rom., VII, 21-24.) Mais personne en même temps n'a senti avec une joie plus triomphante le pouvoir que l'homme possède de s'élever au-dessus de l'humanité, par la vertu de la grâce, et de monter vers une sphère de vie supérieure, pourvu qu'il s'abandonne docilement à ce flot tout-puissant de l'Esprit-Saint, communiqué comme un gage du Royaume céleste à ceux qui sont rachetés dans le Christ. Après cette demande anxieuse, par laquelle se termine

dans l'Épître aux Romains la description du drame intime qui est le fond de toute vie spirituelle, vient l'affirmation victorieuse : « En vertu de la grâce divine, je puis bien encore avoir l'air de marcher dans les voies de la chair, mais, en réalité, avec toutes les énergies de mon être spirituel, je suis un esclave volontaire de la loi de Dieu. » (Rom., VII, 25.)

Cette loi de Dieu, saint Paul la trouve reflétée et réalisée dans l'immolation parfaite de l'individu et de ses instincts à l'économie révélée de la vie collective. Plus parfaitement peut-être que tout autre chrétien, le converti de Damas a illustré théoriquement et vécu pratiquement l'aphorisme admirable du divin Maître : « Celui qui aura perdu sa propre vie la trouvera. » (Mat., XII, 25.) Dans les derniers chapitres de la seconde lettre aux fidèles de Corinthe (qui tendent à démontrer, avec une dureté si impérieuse, aux initiés rebelles de la communauté turbulente d'Achaïe

les titres par lesquels l'Apôtre pouvait revendiquer la priorité et la supériorité de son ministère), après avoir énuméré toutes les traverses de sa longue odyssée de missionnaire, Paul conclut en avouant que la préoccupation de toutes les églises dont il a la charge, obsession quotidienne, est pour lui une véritable persécution, qui le tourmente plus que toutes les tribulations extérieures. « Qui donc est pris de langueur subite sans que je languisse avec lui ? Qui souffre les hésitations soudaines et les doutes nés d'un scandale inattendu sans que je sois bouleversé et embrasé dans tout mon être ? » (II Cor., xi, 28-29.) Plus tard, il déclarera, dans une lettre qui est, de toutes, la plus travaillée, que l'essence suprême de la vie religieuse consiste « à se réjouir avec qui se réjouit, à pleurer avec celui qui pleure, à nourrir toujours, tour à tour, les mêmes sentiments ». (Rom., xii, 15-16.)

Mais saint Paul est l'homme prédestiné de Dieu pour faire naître dans l'organisme œcu-

ménique de l'Empire les cellules vivantes de la nouvelle catholicité religieuse. Le désir profond et infatigable du salut d'autrui et le sentiment de la charité universelle, qui sont à la base de tout apostolat religieux, se concrètent automatiquement chez lui en une affection plus intense, plus jalouse, plus vigilante, pour ceux qui partagent la même foi, pour ceux qui se sont ralliés au même message. Si « celui qui se conforme volontairement à la loi d'amour, a, par là même, accompli toute la loi » et si « dans l'amour fraternel consiste la plénitude de la loi » (Rom., XIII, 8-10), c'est dans les limites de la communauté, enveloppée par une même plénitude de grâce, que l'amour mutuel doit se répandre en effusions plus impétueuses et plus abondantes. Faisons le bien, prescrit saint Paul, dans nos rapports avec tous, mais répandons notre bienveillance d'une façon toute particulière sur ceux qui sont nos frères dans la foi, car si, dans le cadre de la société où nous vivons, nous nous sommes ef-

forcés de supporter patiemment les fardeaux l'un de l'autre, nous aurons pleinement « accompli la loi du Christ » (Gal., VI, 2-10.)

Celui qui veut jeter la sonde de l'analyse dans la pensée et dans la psychologie de saint Paul, doit se rendre avant tout un compte exact des interférences qui existent entre les idées de l'Apôtre sur l'Église et son enseignement théologique et disciplinaire. L'Apôtre rattache étroitement la conscience mystique de l'association religieuse qui relie les âmes, gagnées à la même foi, avec la salutaire efficacité des rites auxquels elles participent. La conscience du lien qui unit chaque fidèle à la masse de ses frères dans la foi et dans l'espérance — conscience dans laquelle se perpétue la vie corporelle du Seigneur — est célébrée par Paul comme la source de la nouvelle pureté et de la nouvelle abnégation auxquelles doivent se conformer les chrétiens. Désormais, le fidèle n'appartient plus à lui-même. Admis, par l'initiation du bap-

tême, à faire partie d'un organisme mystique, qui est la projection du Seigneur dans l'histoire et dans la vie sociale, il ne peut abandonner son corps à l'empire ténébreux, à la souillure du péché et des satisfactions charnelles. Le fidèle, membre de la communauté qui est le Christ et le temple de l'esprit, ne peut impunément détruire la dignité de son être. Chaque jouissance animale tirée de sa propre sensibilité représente un larcin coupable de richesses qui ne lui sont pas propres, une contamination infligée à des réalités qui existent en dehors de la chair. « Ne savez-vous pas que vos corps sont autant de membres du Christ ? Comment donc oserai-je prendre les membres du Christ et en faire les membres d'une courtisane ? Ignorez-vous peut-être que celui qui s'approche d'une courtisane arrive à constituer un même organisme avec elle ? Mais celui qui, au contraire, s'apparie avec le Seigneur devient un même esprit avec Lui. Fuyons donc toute sorte

de fornication. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple de l'Esprit-Saint demeurant en vous, qu'il vous a été donné par Dieu et que par conséquent vous ne vous appartenez plus ? » (I Cor., vi, 13-20.) Puisque tout progrès, dans le développement historique de la religion pure, est constitué, du moins en grande partie, par la formation et le développement de liens spirituels dans des groupes associés, qui se sentent obligés à une vie éthique supérieure de complet renoncement, en vertu même du lien réciproque et des obligations qui découlent de l'amour mutuel, — saint Paul, sous l'impulsion et l'illumination de la grâce, a donc contribué, dans une mesure exceptionnelle, par l'organisation de ses communautés et la proclamation de sa merveilleuse doctrine de l'Église, à l'avancement et au perfectionnement de la religion humaine.

Mais la preuve la plus impressionnante de l'importance souveraine que saint Paul attri-

bue à la vie sociale, dans l'économie de la conscience religieuse, est celle qu'on peut tirer de sa doctrine sur les dons spirituels. La solidarité fraternelle est une valeur d'excellence si incontestable, que même les manifestations prodigieuses de l'Esprit-Saint ne peuvent nous autoriser à en méconnaître la suprématie, ou à en négliger les obligations. Et comme les dons de la grâce, dans la communauté de Corinthe, deviennent des causes de rivalités, de jalousie, d'envie, de discorde, l'Apôtre, après s'être décidé, à contre-cœur, à les répartir hiérarchiquement dans un ordre qui révèle d'une manière assez transparente ses préoccupations de propagandiste, les place en seconde ligne, pour affirmer l'excellence suprême du « charisma (1) », qui n'est pas essentiellement tel, puisqu'il est à la portée de tous — de l'amour fraternel. Et il lui adresse un hymne qui, après le discours sur la montagne, représente la plus so-

(1) Don de la grâce divine. (Note du trad.)

lide table de la loi, dans la société chrétienne. « Quand je parlerais toutes les langues des anges et des hommes, si je ne possède l'amour, je suis semblable à un bronze retentissant, à une cymbale qui fait un vain bruit. Et quand même je serais favorisé des plus hauts dons prophétiques, quand je saurais tous les mystères et quand je posséderais toute la science, et quand j'aurais en moi toute la foi, je ne vauds rien si je ne possède l'amour. L'amour est plus grand que tout. » (I Cor., XIII.)

Ainsi, à peu d'années de distance de la tragédie du Golgotha, un Israélite de Tarse, passé subitement du rêve terrestre de son messianisme pharisaïque à l'intuition lumineuse de la rédemption universelle, accomplie par un être divin qui s'immolait pour les hommes jusqu'à l'ignominie de la croix, élevait, sur les bases sotériologiques et eschatologiques jetées par la prédication du Christ, un édifice social destiné à défier éternellement les embûches et les attaques de toutes

les puissances mondaines et démoniaques.

L'enseignement catholique considère comme fermée, avec le dernier des apôtres, la période exceptionnelle où s'est réalisée la révélation du Nouveau Testament. La vie et l'œuvre de Jésus ont été l'éclair éblouissant d'un drame merveilleux, dans lequel chaque geste et chaque épisode sont lourds d'importance et de sens caché. La présence du Paraclet dans les rangs des premiers disciples et des premiers convertis a maintenu encore, pendant une dizaine d'années, cette condition de ferveur surnaturelle qui a rendu possible de fixer pour la postérité les dates essentielles de l'expression définitive de la foi, telle qu'elle est sortie des lèvres du Maître galiléen et qu'elle s'est concrétée dans son sacrifice. Parmi ceux que l'Esprit de Dieu a comblés de ses dons, pour qu'ils vissent dans le grandiose supplice du Golgotha les éléments de la rédemption universelle, qu'ils en comprissent la valeur ou

en indiquassent la portée, Paul de Tarse est indubitablement la figure la plus insigne. Le Christianisme des Gentils a reconnu et vénéré en lui son véritable initiateur. A travers les siècles de l'histoire chrétienne, ses lettres peuvent sembler parfois obscures et énigmatiques, abstraites et paradoxales, mais au plus profond de sa vie intime, qui est le ressort véritable des sentiments les plus forts, aussi bien chez les individus que dans les collectivités organisées, l'Église chrétienne a vécu sans interruption de son enthousiasme enflammé et de sa compréhension passionnée du Christ.

Saint Paul a été vraiment, dans le groupe privilégié des premiers annonciateurs de l'Évangile, le vase d'élection dont la Providence s'est servie pour verser sur le monde le baume de la lumière et de la consolation, qui jaillirent du message de l'immolation d'un Dieu.

III

Le Catholicisme, christianisme adéquat.

Dans les sources qui découlent du Nouveau Testament, le christianisme possède les titres inattaquables de son origine sur-naturelle et de sa validité absolue. Mais il n'a pas été un message de rédemption et de purification réservé à une génération de privilégiés. Il a été plutôt la révélation parfaite de la destinée humaine et l'annonce de l'idéal définitif, étendues à toutes les créatures vivantes, qui, après le drame du Golgotha, ouvriraient en ce monde leur âme aux immortelles espérances. Présageant son sort cruel, conscient de la mission qui lui

était réservée, le Christ, avec la vocation de ses disciples les plus intimes, avait fondé la maison mystique à qui, pendant les siècles, tous les esprits qui croyaient en lui demanderaient l'hospitalité et la nourriture. Le catholicisme est la prédication et la rédemption du Christ organisées dans l'histoire. Ses titres et ses preuves sont les mêmes que ceux de la révélation contenue dans le Nouveau Testament. Aussi la vraie démonstration du caractère surnaturel de l'Église catholique est celle qui en retrouve les institutions et les postulats dans les données principales du Nouveau Testament.

Une grande date sépare nettement en deux périodes la vie du christianisme ancien : celle où l'organisation politique impériale passe de la profession publique du paganisme à la profession chrétienne, avec la conversion de Constantin et la politique religieuse qui s'ensuivit. De ce moment, le christianisme catholique a conquis, parmi

les hommes, les positions qui sont désormais son héritage définitif.

L'histoire du christianisme ancien est la glorification épique des triomphes de l'idéalisme désarmé sur le matérialisme armé.

Avec saint Paul, la bonne nouvelle était sortie décidément du domaine restreint du monde syrien et palestinien et s'était lancée, avec une audace étonnante, à la conquête du monde hellénistique. Nous connaissons les étapes de ses premiers itinéraires ; nous ne connaissons pas le moment de sa diffusion progressive. L'histoire ne rapporte pas d'événements plus admirables que cette propagation si rapide des communautés chrétiennes qui, dans l'espace de soixante ans, comme des lumières qui s'allument ou comme des organismes qui se multiplient, par un phénomène de scissiparité, se constituent sur les bords de ce bassin de la Méditerranée, qui, depuis les temps de la

préhistoire, apparaît comme le réceptacle prédestiné de la civilisation et de la spiritualité humaine. Mais elle ne connaît pas non plus d'événement aussi mystérieux. Quand nous sortons du Nouveau Testament, nous nous trouvons devant la plus décourageante pénurie de renseignements, pour nous représenter la vie chrétienne des petites sociétés religieuses, qui, inaugurées au nom du Christ, participant à la même communication eucharistique, se consumaient, d'un bout à l'autre de l'Empire, dans l'attente anxieuse de l'apparition triomphale du Seigneur, qui viendrait transfigurer, avec la splendeur de sa gloire, toutes les souffrances et toutes les abjections de la vie de ce monde. Nous sommes habitués aujourd'hui à comprendre, sous la dénomination de Pères apostoliques, les rares écrits qui nous conservent encore le témoignage et le souvenir de la vie chrétienne, dans la période incluse entre l'époque qui est stric-

tement celle du Nouveau Testament et la période gnostico-apologétique : la lettre dite de Barnabé, la lettre du Romain Clément à la turbulente communauté de Corinthe, qui avait déjà causé tant d'amertumes à la sollicitude zélée de saint Paul ; les lettres écrites, avec l'émotion et l'abondance d'un voyant, par Ignace d'Antioche, durant son pénible voyage vers le martyre, l'avertissement de Polycarpe à ceux de Philippes, les méditations et les confidences autobiographiques d'Hermas, le mystique ingénu. Plus tard, furent compris dans le nombre de ces voix qui rompent le silence chargé de mystère de l'âge qui suit celui des Apôtres, les fragments de ce Papia de Gerapoli, à qui la foi un peu grossière des « millénaires » devait valoir la condamnation méprisante et les sarcasmes d'Eusèbe, et enfin la lettre exquise à Diognète. En 1883, lorsqu'il exhuma la « Doctrine du Seigneur chez les douze Apôtres, » Philothée Bryennios enchâssait dans la couronne des

Pères apostoliques le joyau le plus précieux et le plus brillant.

Le philosophe et le théologien purs qui s'approcheraient, avec ces documents en mains, des communautés chrétiennes constituées à l'aube du II^e siècle, dans les centres urbains les plus frémissants de vie, portant en elles, quoique ignorées ou persécutées, les germes de la future vie spirituelle, et qui se mettraient à les interroger sur le contenu théologique et abstrait de leur palpitante existence, iraient au-devant des désillusions les plus imprévues. Ce n'est pas un aride système philosophique qui les unit d'une façon si intime ; ce ne sont pas de vastes recherches théoriques qui alimentent leur activité spirituelle. Leur symbole de foi est net, précis, schématique ; leur liturgie est simple et embryonnaire. Mais, en compensation, de tous les souvenirs qu'elles ont gardés de leur vie collective débordent la ferveur de l'attente religieuse, l'enthousiasme

du renouvellement intérieur, la chaleur de l'affection mutuelle; la conviction inébranlable de la mission qui leur a été confiée providentiellement en ce monde ; la joie exubérante d'une même participation à la charité. « Les chrétiens, affirme l'auteur de l'admirable lettre à Diognète (v-vi), ne semblent pas différents des autres hommes par le territoire qu'ils habitent, par la langue qu'ils parlent, par les usages qu'ils adoptent. Ils ne possèdent pas de villes propres, ils n'usent pas d'un idiome particulier ; ils ne mènent pas une vie excentrique. Leur discipline n'est pas le résultat d'un effort dialectique, ou de la prétention des hommes arrogants, et ils ne se présentent pas, ainsi que tant d'autres, comme les fauteurs d'un système humain. Disséminés dans des villes grecques ou barbares, selon que l'a voulu la destinée de chacun d'eux, et se conformant sans difficulté aux coutumes du lieu, pour le vêtement, pour la nourriture, pour toutes les

formes extérieures de la vie, ils manifestent cependant, de l'aveu de tous, le fond merveilleux et paradoxal de leur vie intérieure. Ils demeurent bien parmi leurs nations respectives, mais ils y sont étrangers. Citoyens comme les autres, ils se soumettent aux devoirs et aux charges des autres, mais ils considèrent et acceptent tout comme s'ils étaient des hôtes dans leur pays. N'importe quelle terre étrangère est pour eux la patrie ; toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme les autres et ils engendrent des enfants, mais ils ne les exposent pas dès qu'ils sont nés. La table, chez eux, est commune, non le lit. Ils marchent dans la chair, mais ils ne vivent pas selon ses instincts. Ils semblent s'attarder sur la terre ; en réalité, ils sont déjà citoyens du ciel. Ils se conforment aux lois établies, mais leur genre d'existence dépasse les lois. Ils portent de l'amour à tous, bien qu'ils soient persécutés par tous ; ils sont méconnus et

maltraités ; ils sont condamnés à mort et en cela même ils trouvent un aliment de vie. Ils sont pauvres et ils répandent des richesses sur beaucoup. Ils semblent manquer de tout et ils ont de tout en surabondance. Ils sont méprisés, et dans le mépris ils trouvent de la gloire, et les diffamateurs mêmes rendent hommage à leur justice exceptionnelle. Ils sont malmenés et ils répondent par des bénédictions ; ils sont saturés d'opprobre et ils rendent le respect en échange. Semeurs de bien, ils sont persécutés comme des délinquants ; frappés, ils s'en réjouissent comme d'un enrichissement de leur vie. En haine aux Juifs, comme renégats, ils sont féroceement persécutés par les Grecs. Mais celui qui les hait aurait peine à formuler le motif de son hostilité. En un mot, ce qu'est l'âme dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. »

Contre cette âme insaisissable, contre ce levain du monde, le pouvoir impérial de

Rome détacha la meute de ses édits de persécution et les oligarchies provinciales déchainèrent le flot de leur fureur. Mais selon la parole bien connue de Tertullien, le sang des martyrs fut toujours la semence de nouveaux chrétiens. L'Empire, après des siècles de sanglante résistance, plia devant l'indomptable adversaire, lui demanda la reconnaissance de son autorité et de son propre salut.

Ce passage d'une religion proscrite au rang de religion officiellement reconnue et principale, le développement rapide des multitudes d'adeptes, le succès triomphal de son prosélytisme parmi les populations qui avaient sapé l'échafaudage militaire de la domination romaine, déterminèrent dans la structure extérieure et disciplinaire du christianisme des répercussions sensibles. La grande communauté née de la propagation de l'Évangile ne put demander à tous ses membres cet héroïsme de renoncement et

cette abnégation totale qui avaient été la consigne nécessaire des croyants avant l'époque de Constantin. Mais son credo ne subit aucune altération ; aucun affaiblissement essentiel ne s'accuse dans son idéal et dans sa discipline.

Appelée par la Providence à appliquer, avec toutes leurs capacités de répercussions, les postulats civils du Message chrétien, l'Église fit sortir du chaos de la décomposition impériale la grande constitution du moyen âge, avec la séparation nette des pouvoirs religieux et des pouvoirs politiques, avec la formation progressive d'une association unique des croyants au Christ, aspirant à son Royaume dans le ciel. Pendant les siècles de son heureuse action sociale, elle élaborait lentement, à l'aide des meilleurs éléments spéculatifs antérieurs au christianisme, le système infaillible de ses conclusions théologiques, l'organisation parfaite de son magistère et de son gouvernement spi-

rituel. La spéculation thomiste, à l'époque où s'exerçait avec le plus de succès l'action régulatrice de Rome, renouvelée dans le Christ, offrit au message du salut chrétien le revêtement rationnel le plus riche et le plus sagace enseignement préparatoire. Mais dans le système philosophique et religieux qu'elle façonna avec une subtilité et une pénétration merveilleses, on ne pourrait relever aucun élément étranger à ce fonds essentiel de la révélation ou qui soit en désaccord avec son esprit et avec ses exigences. Cet accouplement harmonieux et puissant de conclusions rationnelles et de vérités révélées, que la spéculation scolastique donna à l'Église comme l'instrument, inaliénable et irremplaçable, de sa conservation et de son succès à travers les flottements des directions éphémères de la science humaine, représente le terme naturel où aborde la religion chrétienne lorsqu'elle cherche l'éclaircissement philosophique et

la démonstration rationnelle de sa vision du monde et de la vie. Avec sa théodicée nettement transcendente, avec son eschatologie qui dépasse l'empirisme, et son éthique basée sur la division des préceptes et des conseils, avec la distinction essentielle entre la révélation biblique et la tradition, l'enseignement théorique du catholicisme ne représente pas seulement la continuation fidèle du mouvement que le message du Christ imprima à la spiritualité commune, mais il institue en même temps l'unique système idéal capable de satisfaire, dans le domaine de l'abstrait comme dans celui de la pratique, toutes les exigences de l'esprit humain.

Le catholicisme romain a fait définitivement sienne, comme sa défense rationnelle la plus adéquate et la plus solide, la spéculation métaphysique dans laquelle, vers la fin du moyen âge, sont venues confluer les affirmations essentielles de la philosophie péripa-

téticienne et la substance de la tradition chrétienne médiévale. Les directives prédominantes de la science moderne sont telles que la revendication de l'apologétique scolastique, sur laquelle le magistère catholique insiste avec un attachement obstiné et une invariable intransigeance, semble à beaucoup un dangereux anachronisme. Mais appelée par les exigences plus impérieuses de sa constitution divine à sauvegarder les intérêts ultra-terrestres des masses croyantes, l'Église ne peut prêter l'oreille aux fallacieuses sollicitations des modes scientifiques, ni se laisser abuser par les succès momentanés de certaines orientations spéculatives. Ce sont les raisons mêmes de sa mission — disons mieux de son existence — qui l'induisent à défendre, dans les traditions de sa pensée la plus haute, les fondements intellectuels du Message dont elle est dépositaire et distributrice. Du reste, quiconque ne se laisse pas éblouir par les

changeantes fortunes des systèmes philosophiques, mais s'attache à cette substance de la philosophie éternelle qui surnage invinciblement dans toutes les crises qui font osciller la pensée humaine, pourrait-il dire que la position prise par l'Église soit en désaccord avec des postulats inattaquables de la saine spéculation ?

La gnoséologie(1), comme l'anthropologie et la théodicée que la spéculation chrétienne et catholique a faites siennes, sont basées sur une présupposition dualiste. L'objet ne peut se rapporter au sujet ; la nature ne peut se résoudre dans l'esprit ; l'homme est nécessairement un composé d'âme et de corps ; Dieu est une réalité qui existe en dehors et au-dessus de tous les êtres perceptibles par les sens. Mais ces affirmations dualistes ne sont pas des thèses qui aient besoin de démonstration : ce sont plutôt des postulats à éclaircir. Si le fait de l'aperception hu-

(1) Étude de la gnose ou connaissance. (Note du tr.)

maine est la synthèse spirituelle d'un contact établi entre la réalité extérieure au sujet connaissant et le sujet lui-même ; si parmi toutes les relations établies entre les êtres, la relation où se concrète la connaissance intellectuelle se distingue des autres en tant qu'elle implique la transformation de l'objet perçu et connu, dans le schème universel, dont il apparaît connu une individuation transitoire, il est également arbitraire de noyer la personnalité du sujet connaissant dans le flot des phénomènes sensibles et de perdre l'objet connu dans la capacité créatrice, indistincte, du sujet connaissant. On peut admettre que la pensée scientifique moderne, avec la nouvelle vision de l'univers physique, de la nature et de l'enchaînement de ses phénomènes d'une part, la recherche gnoséologique et l'introspection du sujet pensant d'autre part, ait profondément modifié la conception traditionnelle du monde et l'ancienne notion de ses lois.

Mais le noyau central de la spéculation scolastique, ce par quoi elle répond à la nature essentielle du fait de la connaissance et de ses répercussions dans l'économie de la vie commune, survit, inattaquable, à l'œuvre d'érosion accomplie par la pensée moderne. Je veux dire : le postulat d'une réalité extérieure au sujet connaissant, d'un monde physique et naturel dont la perception constitue le *substratum* de la connaissance universelle, et dont la traduction en caractères universels est le principe d'où il faut partir pour parvenir à l'intelligence des êtres et de la vie, à la connaissance médiate de l'absolu, à la certitude métaphysique de Dieu. Il est vrai que l'école expérimentale d'aujourd'hui nous a amenés à une vision de l'univers essentiellement phénoménistique, à qui, semble-t-il, on peut malaisément appliquer avec rigueur la dialectique de la causalité. La recherche empirique étendant exceptionnellement le champ de notre connaissance

de la phénoménologie du réel, nous en avons révélé l'intime complexité et nous avons conduit, par conséquent, à une évaluation très modeste de notre capacité de saisir et de fixer, en schémas universels, les lois qui en règlent le développement. Mais cette modestie même, dans la délimitation de nos aptitudes à nous rendre maîtres par la pensée du mécanisme qui régit la hiérarchie et enchaîne la succession des phénomènes sensibles, loin d'émousser et d'affaiblir notre désir de rattacher la réalité empirique à une causalité parfaitement existante en soi, l'a au contraire renforcé et avivé. Car l'appel à un principe placé en dehors de l'espace et du temps, générateur ineffable de toutes les possibilités illimitées de la réalité empirique, propulseur initial de la chaîne infinie du mouvement universel, se fait d'autant plus pressant et plus ferme qu'apparaît plus évidente la fragilité de toutes les constructions générales et de toutes les hypo-

thèses que notre recherche crée pour la possibilité même de son développement ultérieur.

Cependant, le rapport que l'expérience immédiate de la réalité sensible propose, comme le problème central, à notre faculté de connaissance est celui-là même que la philosophie traditionnelle s'était efforcée de résoudre avec ses paradigmes, sa définition du lien causal, c'est-à-dire le rapport entre le mobile et l'immobile, entre le transitoire et le permanent, entre le caduc et l'éternel, entre le variable et l'immuable, entre le composé et le simple, entre l'instable et le permanent. Le monde nous apparaît, de plus en plus, comme la succession ininterrompue de transformations sensibles, dont le *substratum* substantiel n'en est pas moins réel parce que les lois profondes qui le gouvernent échappent à notre compréhension, ou parce que, dans leur perception, le sujet introduit les éléments personnels de sa

propre capacité de réduction et de régularisation.

De ce *substratum* substantiel la pensée humaine se fait un point d'appui pour s'élever à l'affirmation de l'Éternel et à la détermination de sa providence. Toute interprétation de l'univers sensible qui en réduit l'essence à un tissu de perceptions, et en résout l'explication par la projection du sujet qui perçoit, implique fatalement la négation de tout objet transcendantal qui ne soit pas l'hypostase arbitraire et contradictoire du sujet empirique. Il n'y a pas de foi objective et cohérente au Divin qui ne parte de la position préalable de l'objet de nos perceptions, et qui n'en prenne occasion pour résoudre l'éphémère et le transitoire de l'expérience universelle dans l'unité de la causalité en acte parfait.

La tradition philosophique du catholicisme trouve sa base de résistance dans cette présupposition objective de la connaissance.

Doctrine de salut universel, elle ne peut pas **ne pas** rattacher au postulat de l'objectivité de la connaissance la validité de son apologétique. Car il n'est pas possible de s'élever à la foi en un Dieu, père de l'universelle création, si cette création n'est pas conçue comme quelque chose qui limite, en dehors de nous, le caprice inépuisable de notre intelligence et de notre instinct.

Dans la décomposition lamentable qui **atteint** la vie intellectuelle contemporaine, sous l'action dissolvante du subjectivisme et **du** relativisme, la philosophie catholique, **avec** son objectivisme gnoséologique, représente toujours le palladium résistant d'une forme de vie religieuse à qui l'avenir réserve indubitablement les succès les plus flatteurs.

Mais l'Acte pur, dont la tradition métaphysique du catholicisme trouve la démonstration dans la vision du monde imparfait et contingent, n'est pas le contemplateur

impassible d'un processus de mouvements successifs et enchaînés qui, tout en ayant reçu de lui l'impulsion initiale, se déroulerait dans une complète indépendance de rythmes et d'influx réciproques, comme se l'était figuré, dans sa forme la plus haute, la philosophie préchrétienne. Il est le Père tout-puissant et bienveillant dont l'action mystérieuse détermine les expressions intégrales de la naissance universelle.

Touchant par ses racines aux données mêmes de la révélation biblique (dont les figurations cosmogoniques, considérées dans leur essence, cadrent parfaitement avec les schémas d'une interprétation de l'univers qui tient compte des postulations implicites des lois du mouvement qui régissent le monde) la doctrine catholique aperçoit dans la réalité le résultat de l'acte suscitateur d'un être immuable et éternel, acte pur et bonté diffuse. Elle aperçoit en outre, dans chaque être humain, le reflet direct de la

spiritualité divine. Mais le catholicisme comme toute vraie doctrine religieuse qui s'appuie sur les bases essentielles de la chute et de la rédemption, du mal et de la délivrance, de la douleur et de la récompense dans la paix et dans la sérénité, ne voit pas, dans l'univers physique et moral, le développement d'un plan harmonique où nulle possibilité d'inharmonie n'a réussi à insinuer l'influence de son action pervertissante. En son contenu originel qui est tout dans la sotériologie et dans l'eschatologie, c'est-à-dire dans la science du salut et des fins dernières, il a pour point de départ un jugement âpre et sombre de la réalité, lequel, du reste, ne diffère pas des constatations évidentes de notre expérience. Un obscur verdict de malédiction et de condamnation semble peser sur le monde. En nous comme en dehors de nous, notre conscience, épouvantée et douloureuse, voit se dérouler incessamment une formidable tragédie. L'u-

nivers est pétri de larmes et notre vie est un martyr. Seule l'espérance tempère, par le sourire continuel d'un idéal immatériel, l'angoisse de l'existence. Dans cet admirable cantique des créatures qu'est le chapitre VIII de sa lettre aux Romains, saint Paul a, pour la première fois, rattaché merveilleusement les amertumes et les attentes de notre vie spirituelle aux mouvements et aux passions du Cosmos. « Je pense vraiment que toutes les souffrances et toutes les angoisses de l'heure actuelle n'ont rien de comparable à la gloire qui va s'épanouir, imminente, sur notre tête. Toute l'attente du monde en vérité est tendue vers la révélation des fils de Dieu. Si la création universelle fut soumise, malgré elle, à la vanité, à cause de celui qui la lui imposa, elle vit cependant dans l'espérance, parce qu'elle aussi, la créature qui ne parle pas sera affranchie de la servitude de la corruption, aussitôt que se réalisera la libre gloire des fils de Dieu.

« Oh ! nous sommes très bien que la création universelle se répand toujours en gémissant et qu'elle pâme dans les douleurs de l'enfantement. Mais nous-mêmes, prémices de l'Esprit, ne gémissons-nous pas dans le fond de notre être en rêvant l'affranchissement de notre corps ? Nous fûmes seulement sauvés en espérance et une espérance où l'on aperçoit la vérité espérée n'est plus une espérance. »

La révélation biblique, à qui la tradition de la spéculation chrétienne a prêté le soutien d'un commentaire rationnel imposant, offre l'explication exhaustive de l'immense drame qui enveloppe l'existence dans le monde. En développant sa toute-puissance, Dieu a placé au sommet des existences sensibles une volonté libre et par là même capable de rébellion contre ses desseins de bien et de perfection. L'apparition de cette volonté libre a été aussitôt suivie d'une rupture dans l'ordre de l'univers. Entre les ins-

tincts spontanés de la vie physique, poussée automatiquement à la plus haute et à la plus puissante affirmation d'elle-même, et l'économie de la vie en commun, humaine et extra-humaine, s'est insinuée une difformité, s'est introduit un déséquilibre que les forces naturelles se sont montrées impuissantes à réformer. Mais dans l'instant même où Dieu donne la conscience de son malheur et de sa destinée à l'homme qui est devenu, par sa chute, la proie d'obscurcs puissances inférieures, se découvrent les horizons de la purification et du salut. A la lumière surnaturelle de la grâce, les lois positives ne sont que des instruments de discipline et de direction vers le rachat intérieur. En même temps qu'elles permettent de constater incessamment l'incapacité humaine d'accomplir le bien surnaturel, elles sont un brûlant aiguillon qui stimule l'ascension de l'esprit vers la pleine et directe communication de l'aide de Dieu. Saint Paul, d'une

manière incisive, comme toujours, a tracé le chemin de l'âme, de l'imparfaite justification selon la loi jusqu'à la participation triomphante au pardon et à la justice, dans la grâce de la rédemption.

« Je n'ai connu la faute que par la loi. Car je n'aurais pas eu le sentiment (de la culpabilité) de la concupiscence, si la loi n'avait pas ordonné : « Tu ne nourriras point de concupiscence ». Et voici que profitant de l'occasion, le péché, à travers la loi, a éveillé en moi toutes convoitises. De fait, hors de la loi, le péché est mort. Et moi, autrefois, je vivais hors de la loi. Le commandement venu, le péché à son tour a fait irruption dans la vie, et j'en suis mort, et ainsi pour moi le précepte qui tend à la vie aboutit à la mort... Est-ce donc qu'une chose bonne est devenue pour moi la mort ? Non, mais le péché, en m'apparaissant tel, a suscité en moi, à travers le bien, la mort afin que le péché même en vertu du précepte, devint

péché jusqu'à l'extrême. » (Rom., VII, 7-13.)

Adhérant étroitement à l'enseignement anthropologique et sotériologique formulé par le converti de Damas sous une inspiration spéciale d'en haut, l'Église catholique a officiellement sanctionné une doctrine de la faute et du pardon, de la liberté et de la grâce qui, en même temps qu'elle constitue un chef-d'œuvre admirable d'équilibre et de mesure, exprime et définit de la manière la plus claire les données les plus secrètes de l'expérience psychique et les plus subtiles émanations de l'aspiration humaine vers le salut. Se mouvant avec une prudence attentive entre les pôles opposés de l'optimisme pélagien et du pessimisme des prédestinés, la théologie catholique part de la présupposition du péché originel, bouleversement morbide des facultés et des aptitudes de l'homme, pour affirmer nettement, malgré cela, la force persistante quoique insuffisante du libre arbitre. Il n'est pas donné,

cependant à celle-ci de réaliser, à elle seule, ce programme de la réintégration spirituelle que l'homme porte imprimé dans les replis de son âme immortelle. Le mystère du salut s'accomplit ainsi, selon la doctrine du catholicisme, en vertu d'une prodigieuse greffe de l'assistance surnaturelle sur le tronc des capacités humaines débilitées et rendues infirmes par la désobéissance du « premier père ».

Cependant, au centre de l'histoire des hommes, se place, à la lumière de la révélation, qui est le complément des intuitions fragiles et limitées de la raison, le mystère de l'Incarnation divine. Vers elle se sont tendues obscurément, incertaines et tâtonnantes, pendant le cours des siècles, les aspirations des hommes; c'est d'elle que tirent leur origine les nouvelles destinées de la vie dans la société religieuse. Le Verbe de Dieu apparu comme une créature humaine n'a pas seulement distribué parmi de nom-

breux frères l'enseignement définitif sur les lois et sur les destins de la spiritualité. Il a réalisé, par son sublime sacrifice et son abnégation inégalable, un trésor de mérites où pourront puiser sans le tarir, jusqu'à la consommation des siècles, les fils innombrables de la douleur et du péché.

Mais à la différence des sectes chrétiennes nées à l'heure de la dissolution civile en Europe, le catholicisme n'admet pas qu'on puisse participer aux mérites réparateurs du Christ par la vertu d'un mouvement personnel de confiance en lui, par une adhésion toute intime à son divin message de pardon et de paix. Si la révélation s'est close avec le dernier des apôtres, l'Église visible, qui est le Christ lui-même projeté dans le temps et dans l'espace, a le pouvoir infailible de transmettre et d'interpréter la parole du divin Maître. La communauté même des fidèles, dans l'élaboration de sa conscience croyante, qui se développe sous la con-

duite infaillible de l'Église enseignante dirigée par le Chef suprême, est constituée par Dieu à côté des sources écrites, comme l'organe du magistère céleste qui se réalise dans l'histoire. Si par le sacrifice du Golgotha, le Christ a pour toujours ouvert aux hommes faibles et pervers une source réparatrice inépuisable, le mystère de son immolation, qui se renouvelle dans la célébration du rite fraternel, fait de nouveau pulluler, à chaque instant de chaque jour, en chaque coin du monde, les possibilités infinies de la grâce.

L'Église est donc à la fois maîtresse de vérités et distributrice de grâces. Surgie par la vertu d'une institution divine, la grande société des croyants, temple symbolique et maison des âmes, est la société de Dieu, en opposition à la société de Satan et du siècle.

Dans la constitution d'un agrégat humain, sur qui veille la haute protection de Dieu et

que féconde la circulation impalpable d'une solidarité universelle dans la foi ; dans la charité et dans l'espérance, consiste, au point de vue des rapports sociaux entre les hommes, le trait distinctif du christianisme catholique dans l'histoire. Et c'est aussi le privilège le plus précieux de son surnaturel incomparable. La religion étrangère à la Bible, considérée génériquement, ne connaît qu'un type d'association humaine ; l'association politique qui vise à réaliser le plus grand bien terrestre de ceux qui s'y attachent. En elle le rite apparaît comme une partie dans l'ensemble des devoirs civiques des individus appartenant au groupe politique. La révélation chrétienne, détournant résolument les visées et les aspirations de l'esprit, de la poursuite des banales finalités empiriques, vers la vision lumineuse d'une réintégration finale dans la justice et dans le bien, fournissant des moyens concrets de purification et de grâce pour en assurer la

conquête, signalant dans la fédération des âmes rachetées l'organisme mystique du Révélateur et du Rédempteur qui se perpétue dans l'histoire, a fini par scinder les aptitudes politiques de la créature raisonnable et par les polariser vers une double forme d'agrégation humaine. Du jour où, pour la première fois, avec une parole dont la finesse est admirable, le divin Maître imposa à ses disciples de ne jamais accorder à César ce qui revient exclusivement à Dieu, notre histoire fut vivifiée par des éléments d'une nouveauté palpitante et dramatique, qui jaillit du contraste inévitable entre les intérêts de l'organisation terrestre et les idéals de la fraternité dans l'Église.

L'Église, dans son sens catholique, est une invisible fusion d'âmes et d'espérances conformes : elle est, selon les plus hautes exigences de la religion absolue, la discipline visible de ceux qui croient à la rédemption du Christ et qui participent au perpétuel

renouvellement de sa vertu salvatrice. Mais un merveilleux tempérament de la ferme discipline solide et du sens humanitaire fait, de la vie de l'Église dans le catholicisme, un admirable chef-d'œuvre d'équilibre et de douceur.

Tous ceux qui militent dans les rangs officiels de l'Église ne participent pas au bienfait de son souffle surnaturel et ne vivent pas de son âme invisible. Et tous ceux qui, pour les hommes, semblent en dehors du verger ecclésiastique ne sont pas exclus des bénédictions que Dieu a promises à la descendance spirituelle d'Abraham. Dans un passage mémorable du *De civitate Dei*, saint Augustin a défini catégoriquement le signe de reconnaissance auquel se distinguent ceux qui appartiennent vraiment à la cité de Dieu : « Deux amours ont édifié deux cités : l'amour de soi, c'est-à-dire l'égoïsme qui aveugle les hommes jusqu'au mépris de Dieu, a construit la cité terrestre ;

l'amour actif de Dieu, poussé jusqu'au sacrifice de soi, a élevé la cité céleste. Celle-là tire sa gloire d'elle-même ; celle-ci place son orgueil exclusivement dans le Seigneur. Celle-là recherche le faste terrestre ; celle-ci se repose en Dieu attesté par la conscience. Celle-là, ivre de son vain éclat, lève superbement la tête ; celle-ci murmure humblement à Dieu. « Tu es ma louange et mon triomphe. » Les citoyens de la cité terrestre sont envahis par la folle convoitise de la domination, qui les induit à s'assujettir autrui ; les citoyens de la cité céleste s'offrent l'un à l'autre en servitude, dans un esprit de douce charité et respectent docilement les devoirs de la discipline sociale. » (xiv, 28.) Les deux cités ne sont point distinguées ici-bas par des signes extérieurs ; elles sont mêlées ensemble depuis l'origine du genre humain, et mêlées, elles courent vers la fin des temps. Le titre qui le rattache à l'une ou à l'autre cité, chacun le porte dans son cœur avec le sentiment

dont il est inspiré dans son action quotidienne : « Que chacun se demande à soi-même ce qu'il aime et il saura de quelle cité il est citoyen. »

Mais, héritière de l'investiture du Christ, l'Église universelle parce qu'elle est chrétienne et chrétienne parce qu'elle est universelle (n'est-ce pas le scandale de notre temps que l'existence de communautés qui se réclament du Christ, ayant perdu l'universalité de son message ?) l'Église, dis-je, est la famille naturelle et prédestinée de tous ceux qui, en travaillant dans le monde pour des résultats éphémères, élèvent les aspirations de leur âme vers l'impérissable et l'éternel. Elle a en dépôt le livre des promesses divines ; elle a en garde l'arche des bénédictions surnaturelles. Par la parole efficace de ses ministres, par le développement superbe de son admirable liturgie, elle intervient pour consacrer, depuis le berceau jusqu'à la tombe, par des gestes mystérieux de

sanctification symbolique, les moments les plus importants de la vie de l'homme. Pour maintenir en voie d'accroissement les valeurs du renoncement suprême, depuis le jour où la conversion des pouvoirs politiques a fait d'elle la société désignée pour réunir la totalité du monde civil sous sa tutelle spirituelle, elle a donné, dans le développement de la vie éthique, la plus grande importance à cette distinction entre les préceptes et les conseils, qui, tout en garantissant à tous la possibilité du salut, ne lèse pas les droits du pur idéalisme évangélique.

De divers côtés, on lui a reproché cette sage distinction. Mais en vérité, si nous rattachons le phénomène mystique et ascétique, dans ses manifestations individuelles et collectives (devenues si nombreuses et si imposantes, depuis le iv^e siècle, dans le domaine de l'organisation spirituelle catholique) à toute la complexité des facteurs spirituels et sociaux qui ont conduit, dans

L'histoire, la collectivité humaine vers des formes plus hautes et plus complexes de discipline et de solidarité, nous serons peut-être finalement en état de donner sur ce point, *sine ira et studio*, une solution adéquate et objective d'un problème qui, depuis les temps de la Réforme, n'a cessé d'alimenter les polémiques confessionnelles : le problème de la nature de l'ascétisme, de ses rapports et de ses interférences avec la propagande et l'organisation chrétienne.

Aujourd'hui, après les recherches de la critique moderne, qui s'est complue à étudier les premières manifestations et la propagation rapide des courants ascétiques dans le monde de la spiritualité hellénistique, il n'est plus possible, en aucune façon, de nier que l'ascétisme, avec son caractère essentiel, qui est celui d'un lent et laborieux effort psychique vers la destruction des passions charnelles, avec la conséquence souhaitée d'une parfaite impertur-

babilité, est un fait qui a pu se produire hors du christianisme, né et perfectionné dans le milieu du stoïcisme, du néopythagoricisme et du néo-platonisme. Ceci ne veut pourtant pas dire absolument que le christianisme, dans sa forme initiale, n'ait pas compris et prêché ces mêmes renoncements et ces mêmes efforts que l'ascèse stoïque et néoplatonicienne plaçait au terme d'un exercice intérieur prolongé et discipliné. Mais on remarquera que le christianisme tendait au même but par des voies complètement originales. Saturé d'enthousiasme mystique, débordant de ferveur charismatique (1), il demandait la réalisation des plus âpres renoncements au sentiment joyeux de la palingénésie spirituelle, de la grande et profonde transformation intérieure en vertu de laquelle le croyant, l'élu, transfiguré sous l'action du Saint-Esprit, aidé sur terre par le soutien de la grâce, se sen-

(1) Inspirée par la grâce divine. (Note du tr.)

tait maître de la chair, et, d'une certaine manière, mis dans l'impossibilité de succomber au charme ensorceleur des sens. L'ascèse extra-chrétienne, au contraire, liée et soumise uniquement aux forces de la spéculation rationnelle, essayant de s'élever avec peine jusqu'à la certitude des valeurs spirituelles, ne pouvait garantir l'impassibilité qu'à un groupe restreint de privilégiés, capables de parcourir, dans le détachement de la contemplation, tout le cycle de la purification intérieure. Si bien qu'on pourrait dire qu'originellement, le christianisme, comme l'ascétisme hellénistique, satisfaisait au même besoin de sauver les hommes des sortilèges de la matière, du péché, du plaisir mondain. Mais le christianisme atteignit son objet en appelant, au nom de la religion, les hommes à une participation consciente à l'universelle rédemption mystique ; l'ascétisme hellénistique se borne à leur inculquer, au nom de postulats métaphysiques, le sens

de la dignité spirituelle et de la nécessité pour l'homme, être raisonnable par essence, de soumettre et de dominer les penchants et les aspirations de la sensibilité inférieure. Le christianisme trouva, sur ses propres limites, les formes typiques de l'organisation ascétique, le jour où, devenu la religion du plus grand nombre, ayant perdu cet enthousiasme qui avait inspiré l'abnégation héroïque des premières générations, il constata automatiquement qu'il ne pouvait plus exiger de tous ce renoncement à la joie qui avait paru si facile aux croyants de l'époque du Nouveau Testament, et de l'époque qui suit celle des Apôtres. Mais l'ascétisme chrétien, devenu ainsi le ferment de vie, l'exemple et le stimulant de la grande Église, le moyen de lui assurer une immunité sans cesse renouvelée contre le péril permanent de la mondanité profane, conserva toujours une physionomie originale et bien à lui, que lui donnait surtout sa volonté de

reproduire en acte l'idéal de la première ferveur chrétienne.

La sainteté est la marque prodigieuse de la spiritualité catholique. Aucune autre forme historique de vie religieuse, aucune autre dénomination chrétienne n'ont offert au monde un spectacle aussi grandiose et aussi varié, dans les formes de sa réalisation successive, que cette immolation suprême de l'individu à l'amour de Dieu et de ses frères, en qui est l'essence de la perfection morale, conçue, non plus comme un rapport extérieur avec l'ensemble des rites, qui sollicitent par magie les puissances supérieures, mais comme le rattachement intime et ineffable de l'âme avec la Réalité suprême qui est, par essence, amour et bonté.

L'Église n'a pas pour cela restreint la réalisation de son idéal éthique et spirituel à une oligarchie limitée de privilégiés. La sainteté héroïque, dans la conception catholique, résultant de l'omniprésence de l'Esprit de

Dieu dans les rangs de l'Église, représente un patrimoine de famille où peuvent puiser, sans réserve, les plus humbles fidèles. La multiplication des demeures dans la Maison du Père, unie à la solidarité mystique de tous les participants au rachat opéré par son divin Fils, fait de la sainteté chrétienne dans le catholicisme le trésor inépuisable des ressources communes, pour l'élévation des âmes dans la vertu et dans l'idéal. C'est ce trésor qui fournit les instruments de son administration charismatique à cette hiérarchie sans laquelle aucune société, même spirituelle, ne peut empêcher l'action désagrégeante de l'individualisme dissolvant. Celle-ci accompagne, fortifie la vie de l'homme dans les moments les plus solennels de son passage et de ses épreuves.

Ainsi le catholicisme, avec un système théorique et une discipline pratique dont la perfection et l'harmonie révèlent à tous les

yeux non prévenus la marque d'une assistance surnaturelle, a résolu le problème de mettre à la portée de tous les hommes le message réparateur du Christ. Parfaitement attaché aux données de la connaissance expérimentale, comme à celles de la conscience morale; merveilleusement ductile dans ses possibilités d'applications et de relations; prodigieusement sensible aux plus intimes exigences de l'esprit humain, le catholicisme, extension progressive du message chrétien dans l'histoire, apparaît en réalité, dans le développement historique de la religion humaine, comme la réalisation complète des aspirations millénaires à la possession du Divin, aussi bien dans la vie de l'individu que dans celle de la collectivité. Partant de la foi monothéiste primordiale, résultat inévitable de toute considération rationnelle du monde et de ses phénomènes et de toute analyse réfléchie du concept de l'Absolu, la foi catholique a merveilleusement rattaché à la con-

ception naturelle du Dieu personnel l'intuition mystérieuse d'une divine multiplicité hypostatique dans l'unité substantielle, qui a constitué le faite le plus élevé dans la notion ardue de la réalité divine. Héritière de la révélation primordiale d'une perversion obscure qui rompit, au commencement de l'histoire, l'équilibre des potentiels humains, la tradition théologique du catholicisme offre une réponse adéquate à l'angoissant inconnu de la douleur et du mal, avec la doctrine d'une faute initiale qui, dès l'origine, plaçait les capacités humaines dans un état anormal de rébellion et d'inquiétude. Mais la révélation biblique, héritée par le catholicisme, indique en même temps l'arrêt de la condamnation et la préparation du rachat. Les temps étant accomplis, le prix de l'affranchissement des innombrables esclaves de la faute et de la mort fut généreusement payé par un être divin, qui s'est fait humble et obéissant jusqu'à l'opprobre

de la croix et qui est apparu comme le Maître d'une nouvelle conception de la vie, dans laquelle sont audacieusement renversées les valeurs de l'expérience sensible et de la vie instinctive. Du jour de sa tragique immolation, ceux qui ont participé au bénéfice de son sang et à la lumière de son enseignement, vivent associés à une famille dont il est la souche, le nourricier, le souverain. Dans le monde, mais n'appartenant pas à lui, ceux qui ont accepté d'être baptisés en son nom constituent une société où il est, dans la participation aux grâces, dans la solidarité et la discipline commune, dans l'exercice de l'amour, le type et le message du royaume de Dieu, qui vient. Dans la splendeur de celui-ci seront un jour réunis, heureux, tous les esprits qui apprirent à regarder la vie terrestre comme la préparation laborieuse de l'immortalité.

De ce plan systématique, merveilleux et organique qu'est la vision catholique de

l'univers, la science moderne n'a que trop perdu la pleine intelligence.

Depuis quatre siècles, la pensée et la moralité de notre monde qui se dit civilisé titubent dans l'obscurité d'une nuit longue et pénible. Il s'est trouvé à l'improviste plongé dans ses ténèbres lorsqu'après la désagrégation rapide de la vaste et solide unité spirituelle que l'Église du moyen âge avait créée sur les bases d'une incomparable synthèse d'éléments civilisateurs et de valeurs mystiques et chartismatiques, nos pères se plurent au renouvellement de formes littéraires et d'idéals esthétiques qu'une vie sociale étrangère à l'ardeur universelle de la foi monothéiste avait engendrés de son sein contaminé. Notre égarement était en germe dans la dissolution de l'organisme politique unitaire suscité par le catholicisme médiéval. Le jour où de grandes configurations ethniques et nationales en Europe, sorties de la nébuleuse de l'unité impériale,

prétendirent se façonner une forme personnelle de l'interprétation et de la pratique du message sotériologique chrétien, qui porte au contraire dans les racines les plus profondes de son être la nécessité de la solidarité universelle ; le jour où, poussant jusqu'à une exagération paradoxale certains éléments de la tradition théologique née comme un rejeton de la synthèse colossale de saint Augustin, et ne corrigeant pas ce qui pouvait s'y trouver d'unilatéral, ne cherchant point à neutraliser certaines tendances dangereuses avec les données complémentaires de la pensée de l'auteur, le message de la pseudo-réforme plaça l'origine et la consommation du salut religieux dans un recours personnel à la miséricorde réparatrice de Dieu — ce jour-là l'arrêt de notre âpre destin fut irrévocablement signé.

Pendant quatre siècles, le monde a erré misérablement loin des voies larges et ensoleillées que le magistère catholique avait

ouvertes à la vie sociale de l'Europe, et il a essayé les chemins de traverse d'une science présomptueuse qui a desséché lentement nos âmes et a rongé les tissus de notre solidarité spirituelle. A la fontaine pure et cristalline de l'enseignement révélé nous avons préféré les citernes empoisonnées des prétendus enseignements rationnels. Les résultats en ont été moralement délétères. Les individus ont perdu le sens de la responsabilité qui pèse sur leur vie morale ; ils ont oublié l'absolu de la sanction qui discipline le cours et le développement de leur éthicité ; ils ont enfreint la loi qui les lie impérieusement au bien de leurs frères. Les peuples ont perdu de vue l'idéal d'une communauté de liens fraternels, qui associe leurs destinées au-dessus des finalités nationales ; ils ont éteint, au-dessus de leurs têtes, les lumières de toutes les réalités ultra-terrestres.

Apercevant la décomposition inévitable et

irrémédiable, où l'orientation autonome et individualiste de la culture spirituelle devait amener la vie commune de l'humanité, l'âme contemporaine a cherché son salut en séquestrant d'une façon sacrilège le divin dans le faisceau de sa propre énergie créatrice, et en assignant à l'État une fonction d'éthicité absolue et incontrôlable. Mais l'homme ne peut être inséré utilement dans l'économie de la vie commune ; il ne peut être appelé à remplir son devoir de coopérer efficacement au bien et à l'élévation de la collectivité ; il ne peut se sentir astreint à un devoir qui implique le renoncement quotidien de ses volontés primordiales, si sa vie éphémère n'est pas entée sur le plan de la réalisation progressive de la justice absolue, tracé et surveillé par l'action positive de Dieu. L'austère impératif du rationalisme moderne, formulé au nom d'une loi immanente de l'éthique, s'est révélé incapable d'exercer une prise quelconque

sur l'esprit des masses : règle peut-être suffisante pour quelques âmes de privilégiés, il a trahi son impuissance radicale à discipliner solidement les actes de la communauté. Le bilan éthique des dernières générations est le tableau décourageant d'une impiété qui déborde. Qui pourrait être taxé de pessimisme en appliquant à la société de nos jours la constatation amère par laquelle saint Paul, saturé de réminiscences bibliques, stigmatisait les mœurs de ses contemporains ? « Il n'existe plus un juste au monde ; il n'y a plus personne qui possède un entendement clair ; il n'y en a plus qui cherchent Dieu sincèrement. Tous se sont fourvoyés, tous sont devenus inutiles. Où trouve-t-on quelqu'un qui fasse le bien ? Leur gorge est un sépulcre ouvert. De leur langue ils ont fait un instrument de tromperie. Sur leurs lèvres est le venin des serpents. Leur bouche est comblée de malédictions et d'amertume. Leurs pieds sont em-

pressés pour répandre le sang. La désolation et la misère sont sur leurs voies. Ils n'ont plus reconnu le chemin de la paix. Devant leurs yeux ne fulgure plus la crainte de Dieu. » (Rom., III, 10-18.)

La vie moderne ne retrouvera le salut que le jour où, aux pieds de l'enseignement catholique, elle prononcera une palinodie formelle. Elle a prétendu le répudier impunément : aujourd'hui elle doit, pour renaître, entonner pour lui l'hymne de la bénédiction.

L'histoire de Balaam peut lui être appliquée. Le roi de Moab, Balah, l'avait fait venir du lointain Rehobot, sur la rive du Musri, pour que du haut des collines d'où l'on apercevait, bien alignées dans la plaine, les tentes d'Israël envahisseur, il prononçât les paroles infailibles de la conjuration et de la malédiction. Et le devin était venu, trotinant sur sa bête parlante, hésitant entre l'avertissement impérieux de Iahvé et la pro-

messe alléchante de la récompense royale. Mais quand de la cime du Phogor qui domine sur le désert, il put apercevoir le campement israélite réparti en tribus, l'esprit divin suggéra à ses lèvres cette salutation imprévue : « Comme elles reluisent au soleil, tes tentes, ô Jacob ! Comme ils paraissent réconfortants tes pavillons, ô Israël ! Dieu les a faits semblables aux cèdres qui croissent luxuriants sur le bord des eaux. Béni soit celui qui les bénira ; malédiction sur celui qui élèvera contre eux la parole de sa menace ! »

Balaam est un type et un symbole qui est aujourd'hui plus que jamais d'actualité. Voici dix-neuf siècles que la révélation chrétienne a découvert au regard étonné de l'humanité le mystère qui enveloppe l'explication de la vie universelle, et a fixé, sans possibilité de révision ni de perfectionnement, l'échelle simple et véritable des valeurs et des idéals. Il y a dix-neuf siècles que le schéma de ses

enseignements tend à s'incorporer dans le tissu des constructions intellectuelles changeantes et dans le plan toujours plus complexe de la discipline sociale. Mais jamais comme aujourd'hui, la coalition de tous les intérêts de ce siècle, qui est « avidité de la chair, concupiscence insatiable du regard, avide de l'animalité humaine, orgueil démesuré de la vie » (I Jean, II, 16) n'a opposé à l'enseignement de l'Évangile et à la discipline de l'Église avec une audace effrénée, son hostilité et sa rancune. En réalité le monde cultivé d'aujourd'hui a détruit cet immense et catégorique renversement de valeurs intellectuelles, politiques, morales, économiques, où se trouve l'originale et divine essence du message évangélique, et il a rétabli plus ou moins consciemment, les dispositions, les aspirations et les idéals que le christianisme était venu proscrire et remplacer.

La spéculation rationaliste, qui ne dédaigne

pas de se faire parfois la complice inavouée des désirs les moins nobles des groupements humains, a favorisé le processus d'inversion et d'involution de l'éthique collective avec le lourd appareil de son érudition qui vise à éteindre, à l'horizon des espérances humaines, les lumières de l'éternelle permanence du Bien et à effacer de la vie et de l'histoire la trace du divin et du surnaturel. Le Balaam de la science actuelle est monté sur l'ânesse trébuchante de son analyse spéculative et de sa méthode historique, et il est parti pour l'incertaine entreprise. Le siècle, plongé dans la ténébreuse ivresse de ses plaisirs éphémères et de ses intérêts fugaces, le siècle qui a péché dans le sang le trésor funeste de ses prétendues grandeurs, l'accompagne avec le désir mal dissimulé de recueillir de ses lèvres un verdict qui fasse enfin l'angoisse de sa conscience inquiète, qui chasse les spectres lugubres dont son âme fratricide est assiégée. Du nuageux

Olympe de sa science quintessencée, le Balaam de nos jours ne découvrira-t-il pas enfin la loi profonde du progrès naturel ? Ne scandera-t-il pas hiératiquement les formules de consécration d'une nécessité immanente et d'une dialectique infrangible, capable de légaliser les horreurs de la prétendue civilisation humaine ? Ne prononcera-t-il pas l'anathème définitif contre les institutions survivantes et encombrantes qui s'attardent encore à introduire une loi supérieure, et par conséquent une sanction, dans le développement de la vie éthique, individuelle et sociale des hommes ?

Et Balaam a accompli jusqu'au dernier sommet la pénible ascension, il a patiemment affilé les armes que lui fournit sa puissance d'examen ; il a multiplié et affiné les instruments de ses capacités expérimentales ; il a aiguisé ses facultés de vision. Du sommet de la montagne, l'autre versant s'étant découvert à ses yeux, il pourra victorieuse-

ment saisir, dans les entrailles de l'espace et du temps, les lois infrangibles de la vie et de son devenir. Comment Israël pourra-t-il conserver plus longtemps les frontières de ses faciles conquêtes ?

Mais quand Balaam croit avoir touché, en même temps que la cime du mont, le faite de ses ambitions et de ses triomphes, quand il croit arrivé le moment de pouvoir répondre à l'attente de ceux qui ont fait un appel flatteur à sa sagesse divinatoire, une force irrésistible s'empare de toutes les fibres de son cœur et le plie malgré lui à sa volonté et à ses arrêts. La plaine s'étend, immense, devant les yeux éblouis de Balaam et les tentes d'Israël font étinceler au soleil les reflets métalliques de leurs armatures. Quelle force brutale, quelle vertu de magie pourront jamais avoir raison d'un peuple qui marche sans armes dans l'atmosphère d'un amour inextinguible et suprasensible, au nom de forces qui passent au travers de

toutes les puissances humaines et se passent de tous les secours des institutions terrestres? Israël est campé selon l'ordre de ses tribus. De chacune, Balaam peut entrevoir les enseignes et les trophées. Avant toutes les autres viennent les tentes de pourpre de ceux qui, affrontant dans une confiance seraine, le mépris de la sagesse humaine et la colère armée des pouvoirs mondains, ont proclamé aux hommes l'annonce de la vraie patience et de la vraie souveraineté dans les cieux. Suivent, dans une blancheur immaculée les tentes de ceux qui demandèrent à la contemplation solitaire de la nature, à la lecture béatifique de son poème ininterrompu et de la parole révélée, l'élévation de l'esprit et la découverte de la face rayonnante de Dieu. Plus loin, dans la pénombre incertaine et indistincte du lointain, bivouaque la troupe de ceux qui appliquèrent laborieusement à l'éclaircissement extérieur du mystère où s'effectue l'ineffable action du

surnaturel, les énergies hésitantes de l'intelligence et de la dialectique. Autour du vaste camp veillent les tentes de ceux qui guident, sur les voies innombrables de l'histoire, la marche victorieuse de l'immense peuple errant, qui connaît les stations de ses départs successifs mais ne connaît que par l'espérance, le terme éloigné de son pèlerinage, si rude et pourtant toujours joyeux. D'un bout à l'autre du camp, baigné par le soleil, oscillant sous la caresse d'une brise invisible, monte majestueusement le chant d'une confiance tranquille et d'une surhumaine allégresse.

Comment se soustraire à l'enchantement de la vision merveilleuse ? Comment nier les pouvoirs de grâce qui guident le peuple de la foi, maintiennent sa solidarité, intensifient et assurent dans l'avenir ses capacités d'expansion ? Comment n'être pas frappé par le spectacle admirable de l'unité religieuse que l'Église catholique réalise dans

les troupes de ses fidèles par la discipline et par l'enseignement ? Comment ne pas reconnaître dans les notes du chant collectif la voix familière de ses parents, les motifs préférés de son enfance ?

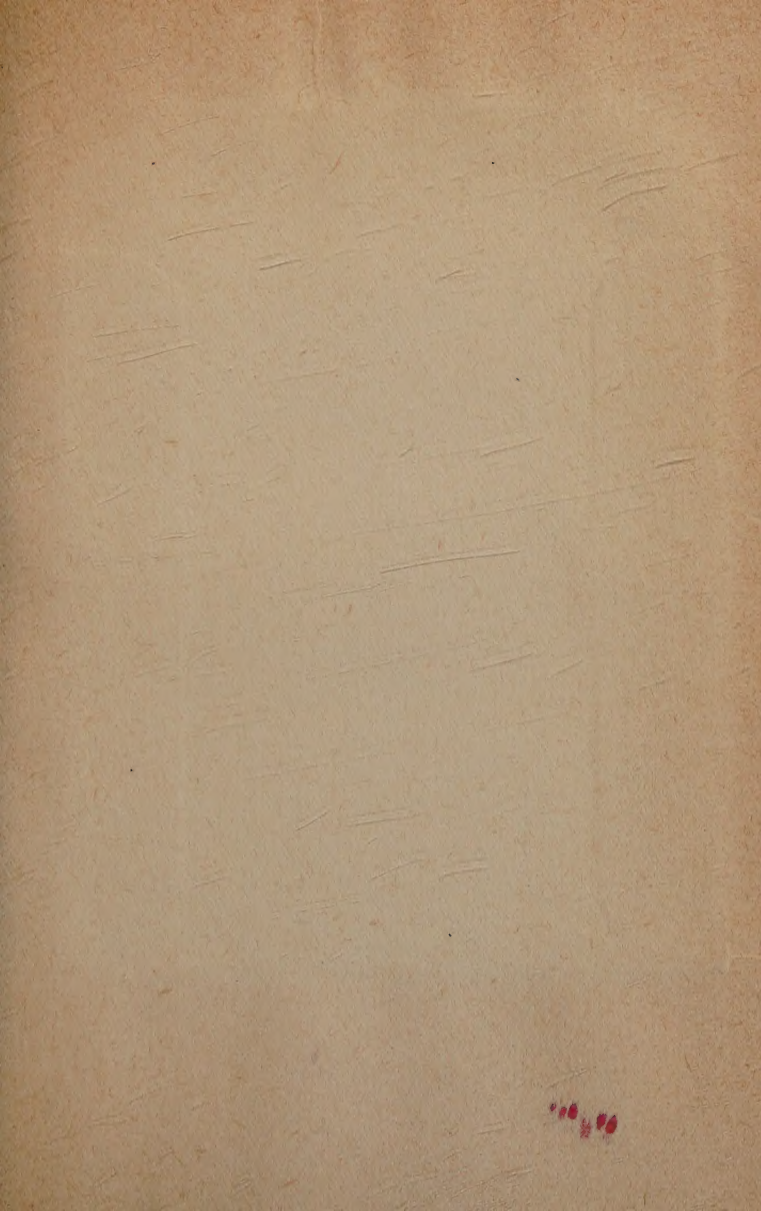
Balaam écoute, regarde, tressaille. Tout son organisme est saisi d'un frisson d'émotion profonde. Les Moabites qui l'entourent pensent que c'est le sursaut de la colère, et savourent d'avance la joie de voir éclater sa fureur. Mais leur attente hostile est trompée.

Du fond du cœur de Balaam, vaincu par un flot de nostalgie imprévue, monte avec résolution la parole de la bénédiction et des vœux.

« Oh ! comme tes tentes brillent dans la lumière, oh ! comme tes demeures sont aimables, mystique Israël de la foi et de l'espérance ! La voie de tes succès n'est pas fermée dans le monde. A l'invitation secrète de tes traditions, voici que revient humblement se soumettre l'âme tourmentée de

ceux qui connurent, par la douleur et la désillusion, la vanité d'un monde qui a follement prétendu avoir dérobé à ton foyer l'étincelle de ta chaleur qui ne peut exister hors de toi! »

5903-4-26 — Tours (France), Imprimerie ARRAULT et C^{ie}.



BX 1753 .B8614 1920

Buonaiuti, Ernesto,
1881-1946.

Apoilogie du catholicisme

WITHDRAWN



CATHOLIC THEOLOGICAL UNION



3 0311 00178 5174

APOLOGIES DES RELIGIONS

APOLOGIE DU CATHOLICISME
par Ernesto Buonaiuti

APOLOGIE DU PROTESTANTISME
par Ugo Janni

APOLOGIE DE L'HÉBRAÏSME
par Dante Lattes

APOLOGIE DU BOUDDHISME
par Carlo Formichi

APOLOGIE DU PAGANISME
par Giovanni Costa

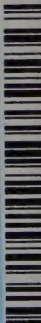
APOLOGIE DU TAOÏSME
par Giuseppe Tucci

Traductions Françaises de Maxime Formont

ÉDITIONS NILSSON, 8, rue Halévy, PARIS



S0-EQY-861



PRIX :